



Chasse aux sokos (voy. p. 55). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE.

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE.

1^{er} novembre 1869. — M'étant reposé, je résolus de me rendre au Loualaba et d'acheter un canot pour explorer la rivière.

Notre marche se fit d'abord au couchant, puis au sud-ouest, dans un pays d'une grande beauté : des montagnes, et des villages sur les pentes, villages dont l'emplacement a été choisi de la sorte pour que l'eau n'y séjourne pas. Les rues se dirigent souvent de l'est à l'ouest, afin que le soleil les sèche promptement ; elles sont presque toujours alignées et ont à chaque bout une maison destinée aux réunions publiques, et bâtie en face du milieu de la chaussée. Les toitures sont basses, mais très-bonnes : couvertes avec des feuilles qui ressemblent à celles du bananier, seulement plus résistantes, et qui, d'après le fruit de l'arbre qui les porte, semblent appartenir à une espèce d'euphorbe.

Dans les maisons, il y a propreté et confort. Avant l'arrivée des Arabes les punaises y étaient inconnues. On peut savoir, par l'absence ou la présence de cette vermine, si un pays a eu la visite de ces gens-là.

Où prédominent les pluies du sud-est, le derrière de la maison est tourné de ce côté, et la toiture descend assez bas pour que la pluie n'atteigne pas la muraille. Ces demeures d'argile restent debout fort longtemps ; il arrive souvent que des hommes reviennent au village qu'ils ont quitté dans leur enfance, et réparent le mur qui s'est endommagé.

On trouve dans chaque maison vingt-cinq à trente pots de terre suspendus à la voûte au moyen d'échelles en corde, d'une fabrication très-soignée ; il s'y ajoute souvent un nombre égal de paniers, suspendus de la même manière, et beaucoup de bois de chauffage.

5 novembre. — Traversé le Louila cinq fois, et

1. Suite — Voy pages 1, 17 et 33

XXX. — 759^e Liv.

dans une forêt où l'eau ruisselait de toutes les feuilles. Les hommes de chaque village refusaient de nous accompagner jusqu'aux bourgades suivantes; ils étaient en guerre, disaient-ils, et avaient peur d'être mangés.

Tout le pays des Manyémas est admirable. Des palmiers couvrent les plus hauts sommets des montagnes où leurs frondes aux courbes gracieuses, agitées par le vent, ondulent avec une beauté souveraine. Les bois, ordinairement larges de huit ou dix kilomètres, qui séparent les groupes de villages sont d'une richesse indescriptible. Des lianes sans nombre, de la grosseur d'un câble, y suspendent leur réseau à des arbres gigantesques. Partout des fruits inconnus, des oiseaux étranges et des singes.

Le sol est d'une extrême fécondité, et les habitants, bien que divisés par d'anciennes querelles, cultivent largement la terre. Ils ont obtenu par sélection une variété de maïs dont l'épi a un pédoncule recourbé comme une faucille. Pendant la formation du grain, l'arc de la tige est tourné de manière que l'enveloppe retombe sur l'épi et le recouvre. On fait de grandes haies, de quelque cinq mètres de hauteur à travers ces champs en y plantant des perches qui reprennent racine, émettent des rejets comme celles de Robinson, et jamais ne dépérissent. On tend des sarments de lianes d'une perche à l'autre; et, après la cueillette, les épis de maïs s'accrochent à ces cordons par leur tigelle arquée. Ce grenier vertical forme autour du village un véritable mur; les habitants, qui ne sont pas avares, y puisent largement pour donner aux étrangers.

Les femmes sont très-nues; elles viennent sous l'averse nous apporter des provisions, et mettent beaucoup d'ardeur à les échanger contre des perles. La banane, la cassave et le maïs constituent le fond de la nourriture des indigènes.

Les pluies ont commencé; pour les fourmis blanches, c'est le moment d'essaimer et de fonder de nouvelles colonies.

8 novembre. — Traversé depuis trois jours beaucoup de grands villages, où nous avons été diversement accueillis. Un chef m'a offert un perroquet; sur mon refus de l'accepter, il en a fait présent à l'un de mes hommes. En quelques endroits on nous a ordonné de partir; mais avec de bonnes paroles nous avons obtenu de rester.

Ces gens-là n'ont aucune réserve; ils poussent la porte de ma hutte avec un bâton, et se plantent devant moi comme devant une bête curieuse. Je ne demande pas mieux que de satisfaire l'envie qu'ils ont de me voir; mais devenir la proie des regards insatiables de la laideur, aussi bien que de la beauté, est chose fatigante. Je supporte les femmes; mais les vilains mâles sont peu intéressants; et être suivi par la foule quand je suis dehors c'est tout ce que je peux souffrir.

Ils ont entendu parler des actes d'Hassani et suspectent nos intentions. « Si vous avez de la nourri-

ture chez vous, disent-ils, pourquoi venir d'aussi loin dépenser vos perles pour en acheter ici? » Les gens de Mohammed leur répondent: « Nous avons besoin d'ivoire; » mais ne connaissant pas la valeur de cette matière, ils supposent que ce n'est qu'un prétexte pour venir les piller.

Vu un homme qui avait deux gros orteils; le surnuméraire était petit.

15 novembre. — On nous avait dit que les Manyémas étaient avides d'esclaves; mais ils ne recherchent que les femmes, et c'est pour les épouser; quant aux hommes, ils leur préfèrent les chèvres.

Le pays regorge de villages. Hassani, l'agent de Dagâmbé, a poussé le chef à contracter des dettes, et lui a ensuite volé dix hommes et dix chèvres pour se payer de la créance. Les Hollandais agissaient de même dans le midi de l'Afrique.

25 novembre. — Ici, le Louamo est une rivière profonde d'une largeur de près de deux cents mètres. Nous ne sommes plus qu'à seize kilomètres de l'endroit où il débouche dans le Loualaba; mais tout le district a été pillé par les gens de Dagâmbé, qui ont même tué plusieurs personnes; on nous refuse le passage. Les femmes surtout sont exaspérées; elles ne veulent pas faire de différence entre nous et les autres. Comme je priais l'une d'entre elles de voir si ma couleur était celle de Dagâmbé, elle me répondit avec un petit rire amer: « Ce n'est pas votre frère, c'est votre fils. »

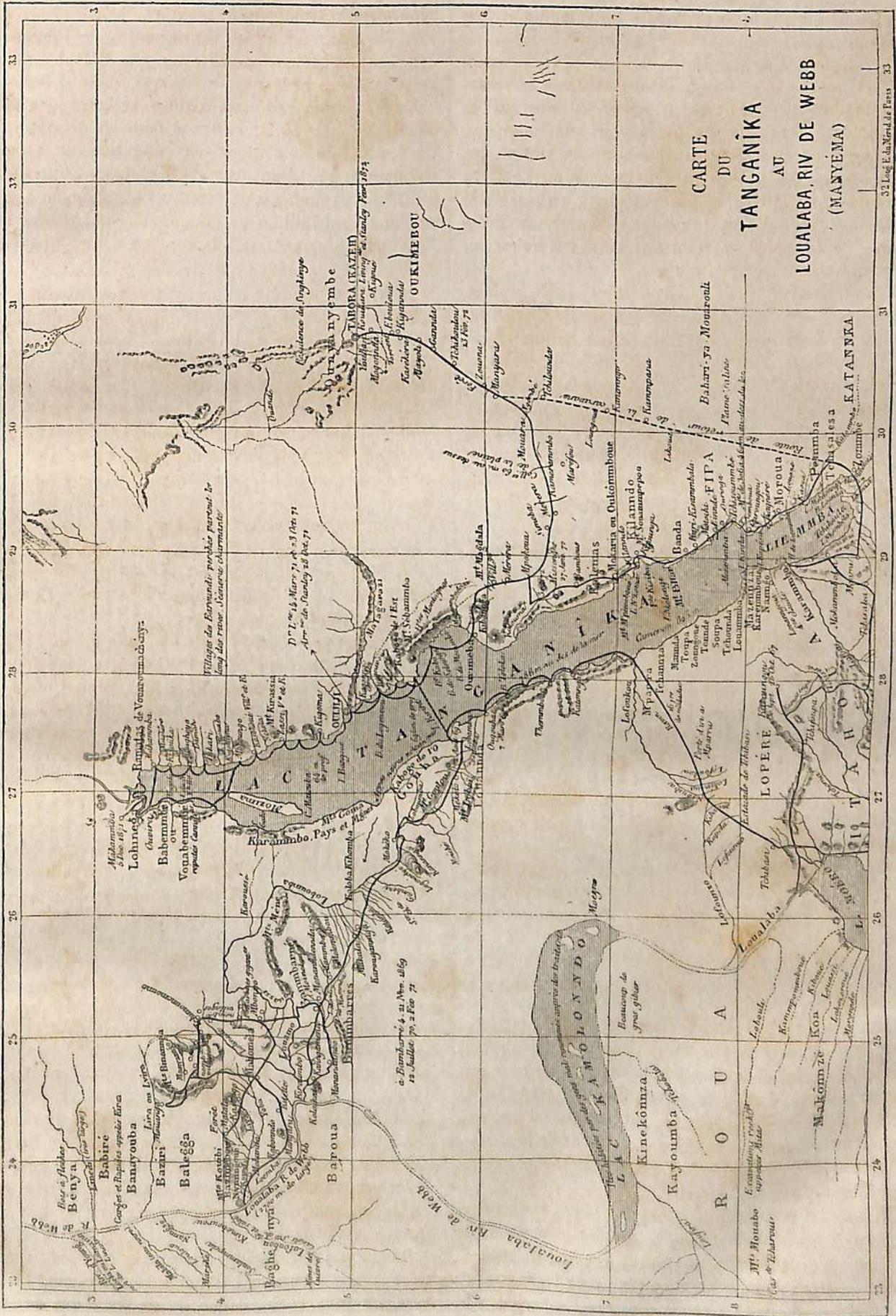
20 décembre. — Où la forêt vierge a été défrichée, une herbe gigantesque usurpe l'éclaircie. Aucune essence forestière ne résiste à l'incendie annuel, excepté le bauhinia, et par hasard quelque gros arbre qui produit de nouveaux rejets et refait du bois à la place brûlée.

Les perroquets font leurs nids; pour les dénicher, les hommes se fabriquent des échelles de près de cinquante mètres de hauteur avec des lianes qu'ils nouent autour de l'arbre, de quatre pieds en quatre pieds. Près de l'embouchure du Louamo, les habitants, afin d'échapper aux flèches de leurs ennemis, se construisent des huttes sur le même arbre que celui où nichent les perroquets.

28 décembre. — Un indigène a passé près de nous, portant une feuille dans laquelle était enveloppé un doigt; c'était le doigt d'un homme tué par vengeance, et il devait servir de talisman. Les Arabes ont vu dans ce fait une preuve de cannibalisme; j'hésite néanmoins à croire les Manyémas anthropophages.

3 janvier 1870. — Dans un hameau où nous avons demandé notre chemin se trouvait un couple nouvellement uni. Ils se tenaient enlacés très-tendrement, et personne ne plaisantait.

4 janvier. — Passé chez des gens polis, mais comme des enfants bruyants et curieux — tous parlant et regardant. Quand il se voit entouré de trois ou quatre cents individus, dont il est le point de mire, celui qui n'est pas habitué aux manières des sauvages



CARTE
DU
TANGANÏKA
AU
LOUALABA, RIV. DE WEBB
(MANYEMA)

Grave par Enhard

32 Log. E. du Nord de Paris

23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33

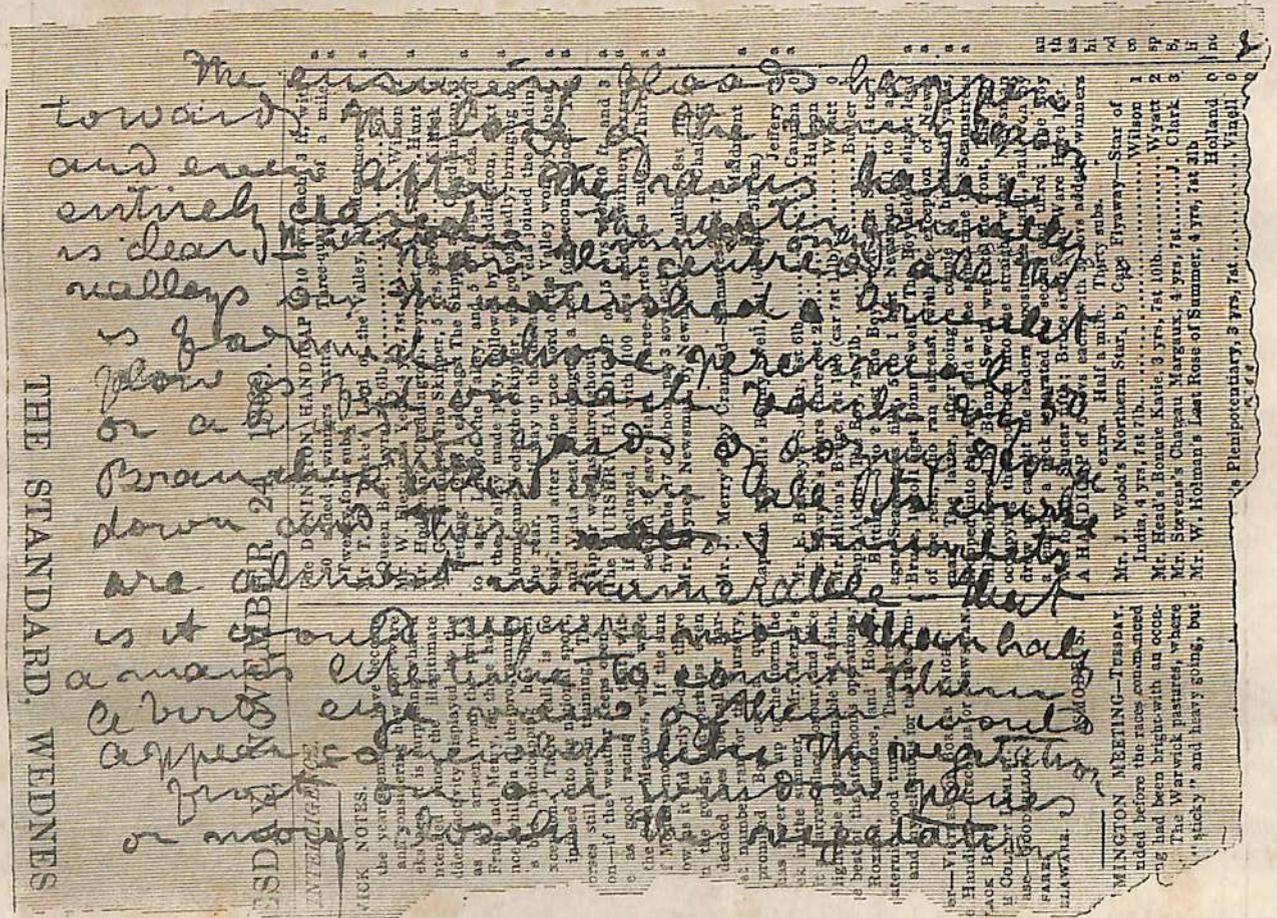
23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33

s'imaginer qu'une attaque est imminente ; mais, pauvres gens ! ils n'y pensent jamais les premiers : c'est nous qui commençons.

14 janvier. — Un palmier, le mouabé des indigènes, s'est emparé d'une grande vallée ; en tombant, les pétioles de ses frondes, pétioles de la grosseur du bras et de six mètres de longueur, ont fermé tout passage, excepté à un endroit où les éléphants et les buffles se sont ouvert un chemin. Dans ces pistes, chaque pas d'éléphant a creusé des fosses, où l'on entre jusqu'au-dessus du genou. Trois heures de ce borbier fatiguent les plus robustes.

La maladie et la faiblesse gagnent tout le monde ; nous sommes trop souvent mouillés.

30 janvier. — Le pays est encombré de jungles et d'herbes impénétrables. Il n'y a que l'éléphant qui puisse traverser de pareils fourrés, dont il fait son quartier général. Des roseaux vous entravent ; les tiges d'herbe ont jusqu'à un pouce et demi de diamètre, et les feuilles de ces tiges vous écorchent le visage. On ne voit rien dans ces grandes herbes ; mais les collines sont toujours charmantes ; et lorsqu'on arrive au flanc d'une vallée ou bien à des ruisseaux, qui dans le pays servent de chemin, on a une jolie vue.



Fac-simile d'un fragment du journal de Livingstone. — Planche tirée de l'édition anglaise.

Impossible d'apprendre où se trouve le Loualaba. 3 février. — Pris par une averse et n'en pouvant plus, je m'assis sous mon parapluie. Près de moi, une petite rainette, d'un demi-pouce de long, sauta sur la feuille d'une herbe, où elle se mit à chanter d'une voix très-douce et non moins sonore que celle de beaucoup d'oiseaux. Il était surprenant d'entendre une si grande musique d'un si petit musicien.

Je bus un peu d'eau de pluie, qui dans les sentiers vous arrive au mollet ; puis je traversai un borbier de près de cent mètres, en suivant le canal du milieu, plein de trous d'éléphant, et où j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture. Souvent l'herbe des rives se rejoignait,

toute ruisselante, et me mouillait la tête. Au village, j'ai tordu mes habits ; cette nuit, avec du feu, ils ont presque séché. Je me suis frotté les jambes avec de l'huile de palme, et j'ai fait un délicieux déjeuner d'une bouillie et d'une tasse de petit-lait de chèvre.

13 février. — Le 5, j'étais à sept jours de marche au sud de Mahoméla, et tout à fait épuisé : ces mouillades perpétuelles m'éprouvent cruellement. Le 7, j'arrivais au camp de Moïnémokaïa, où j'ai pris mes quartiers d'hiver.

Moïnémokaïa, ainsi qu'on appelle Katommba, était seul et a été pour moi d'une extrême bonté. Le repos, un gîte, la précaution de ne boire que de l'eau



Prise dangereuse (voy. p. 59). — Dessin d'Émile Bayard, d'après le texte.

qui a bouilli, et par-dessus tout le nyoumbo, nouvelle espèce de pomme de terre renommée comme très-restaurante, me rétablissent promptement.

1^{er} mars. — Visité les Arabes pour la première fois. Leur camp est dans le pays de Kassessa, entre deux forts ruisseaux. L'eau et le bois y abondent, ainsi que les provisions : quarante paniers de maïs pour une chèvre; la volaille, les nyoumbos et les bananes cédées à très-bas prix.

Les bracelets de fer, la verroterie de qualité inférieure et les cauris sont ici la monnaie courante. Le cuivre est plus précieux; pour un bracelet de ce métal, on a trois gros poulets et trois paniers et demi de maïs; chaque panier a trois pieds de haut : c'est la charge d'une femme, et ici les femmes sont très-fortes.

D'après les indigènes, un poisson, qu'ils appellent mammba, a des mamelles qui donnent du lait; c'est probablement un dugong. Des sangsues complètement développées se promènent dans cette contrée humide.

24 mai. — Les gens de Thani arrivent du sud; ils ont tué quarante Manyémas, perdu quatre des leurs et brûlé neuf villages : tout cela pour un rang de perles qu'un indigène a essayé de voler.

26 mai. — Les pluies ont duré jusqu'à ces derniers jours; il est tombé près d'un mètre cinquante centimètres d'eau.

Tous mes gens m'ont quitté; il ne me reste plus que Souzi, Chouma et Gardner. Je suis parti avec eux seuls pour le Loualaba; notre marche est au nord-ouest. Le nombre des petits cours d'eau est surprenant; nous en avons franchi quatorze en un jour; dans quelques-uns l'eau montait à la cuisse. La plupart de ces ruisseaux vont se jeter dans le Laïya, que nous avons également passé, et qui est un affluent du Loualaba.

Beaucoup de villages : tous les chemins traversent des groupes d'habitations. Une grande quantité de gens nous apportent des bananes et semblent étonnés quand je leur donne quelque chose en échange. Un homme a couru après moi pour m'offrir une canne à sucre; je lui ai fait un léger cadeau. Je paye aussi mon logement, ce que ne font jamais les Arabes.

Juillet 1870. — Traversé les neuf villages qui ont été brûlés pour un rang de perles; nous avons couché dans celui de Malola. Pendant que je dormais, l'un des Arabes qui sont campés dans les environs a été cloué au sol par une lance. Nul doute que ce ne soit la vengeance de quelque parent de l'un des hommes tués pour ledit rang de perles. D'après les Arabes, c'est un meurtre sans motif.

J'apprends que le Loualaba ne coule pas au nord-ouest, mais au sud-sud-ouest. Pour la première fois de ma vie les pieds me font défaut; et n'ayant plus que trois serviteurs, il n'aurait pas été sage d'aller plus loin dans cette direction.

Au lieu de guérir promptement, comme toujours, les écorchures de mes pieds se sont changées en ulcères

tenaces, qui rongent de plus en plus; j'ai repris en boitant la route de Bammbarré.

24 juillet. — Arrivé depuis deux jours. Quand je pose le pied par terre, un flot de sérosité sanguinolente s'échappe de mes plaies. L'écoulement se renouvelle pendant la nuit et s'accompagne de douleurs qui éloignent tout sommeil. On entend gémir jusqu'au matin les esclaves que ces maux torturent. Ces ulcères rongent tout : les muscles, les tendons, les os, et mutilent les malheureux quand ils ne les tuent pas. Le traitement des Arabes, pas plus que celui des indigènes, n'a d'efficacité. J'ai trois de ces ulcères, et pas de médicaments; ils continuent à s'élargir, et la douleur augmente avec l'étendue des plaies.

2 août. — Éclipse de lune à minuit. Les musulmans ont invoqué Moïse avec de grandes clameurs. Il fait très-froid.

17 août. — On dit que le frère de Moïnékouss, un nommé Kândara, a tué trois femmes et un enfant, plus un homme d'un autre pays, sans autre but que de les manger. Moïnékouss a également servi de pâture. Son crâne est, dit-on, conservé dans un pot resté dans la demeure du défunt; on ajoute que les affaires publiques sont gravement communiquées à cette tête, comme si la pensée y résidait encore. Dans le Métammba, contrée riveraine du Loualaba, les querelles de ménage ont souvent pour conclusion le meurtre de la femme par le mari, qui mange le cœur de la défunte, mêlé à une fricassée de viande de chèvre; mais ceci a un caractère magique. Ailleurs les doigts sont pris comme talismans; dans le Bammbarré seul, un goût dépravé est la cause du cannibalisme.

18 août. — J'apprends par Yosoute et par Moïnépenndé, qui ont dépassé Katanga, qu'il se trouve un grand lac appelé Tchibonngo, à douze journées de marche des mines de cuivre, du côté du nord-nord-ouest. A sept jours à l'ouest de Katanga, passe un autre Loualaba, grande rivière qui sépare le Roua du Londa, et qui est un affluent du Tchibonngo, ainsi que le Lofira. Ces deux rivières prennent naissance à trois ou quatre journées de marche de Katanga, vers le sud. A seize kilomètres seulement de ces deux sources, on en rencontre deux autres, nommées Louammbaï et Louannga. Un monticule s'élève entre ces quatre fontaines. Il est possible que ces quatre sources aient donné lieu au récit qu'Hérodote a recueilli de la bouche du trésorier de Minerve, dans la ville de Saïs.

La ligne du partage des eaux se déploie, d'occident en orient, du vingtième ou vingt et unième degré au trente-deuxième ou trente-troisième degré de longitude est. Différentes parties de cette ligne sont composées d'énormes éponges; ailleurs, d'innombrables filets d'eau se réunissent et forment des ruisseaux qui constituent des rivières. La Loufira, par exemple, et le Lékâloué sont chacun le résultat de neuf ruisseaux. La surface convexe d'une pomme d'arrosoir, avec les filets d'eau qui s'en échappent à diverses hauteurs, peut donner quelque idée de cette ligne de faite.

24 août. — On a tué hier quatre gorilles¹, sokos des indigènes. Le feu, mis à l'herbe sèche sur une grande étendue, les avait chassés de leur retraite habituelle et fait venir dans la plaine, où ils ont été tués à coups de lance.

Le soko marche souvent debout; mais alors il se met les bras sur la tête comme pour faire équilibre. Vu dans cette position, c'est un animal très-gauche. D'autres bêtes sont gracieuses et font plaisir à voir; les indigènes sont bien faits, souples et agiles; mais un soko adulte poserait parfaitement pour le diable. Le jaune clair de sa figure fait ressortir ses affreux favoris et ses quelques poils de barbe. Son front est vilainement bas, flanqué d'oreilles placées très-haut, et surmonte un visage qui est fort éloigné de valoir le grand museau du chien. Les dents sont légèrement humaines; mais les canines montrent la bête par leur énormité. Les mains, ou plutôt les doigts sont pareils à ceux des indigènes. La chair des pieds est jaune; les Manyémas prétendent qu'elle est délicieuse; et l'avidité avec laquelle ils la dévorent fait supposer que c'est en mangeant du soko qu'ils sont arrivés au cannibalisme.

On représente ce grand singe comme très-intelligent; il traque les naturels avec succès pendant que ceux-ci travaillent, et vole les enfants, qu'il emporte à la cime des arbres; mais souvent il se laisse séduire par un bouquet de bananes; si on lui en présente un, il descend, et lâche le négrillon pour ramasser les fruits.

L'un des hommes qui étaient à la chasse manque un soko; celui-ci prend la lance, la broie, se jette sur le chasseur, lui coupe le bout des doigts avec ses dents, et s'échappe sain et sauf.

Il est tellement avisé, et à la vue si perçante, qu'il est impossible de l'approcher par devant; mais ce n'est pas une bête formidable, car il est rare qu'il fasse usage de ses longues canines.

Des quantités de sokos venaient à moins de cent mètres du camp, et l'on ne se serait pas douté de leur présence s'ils n'avaient donné de la voix comme des chiens courants: ce qui, chez eux, est ce qu'il y a de plus voisin du discours. A l'occasion le soko triomphe du léopard en lui saisissant les pattes antérieures, et en les lui mordant de manière à le mutiler. Il grimpe alors sur un arbre, où il gémit de ses blessures qui guérissent, tandis que son adversaire ne tarde pas à mourir des siennes. D'autres fois ils meurent tous les deux. Le lion le tue sur-le-champ, et quelquefois le déchire, mais ne le mange pas.

Un très-grand soko a été vu se nettoyant les ongles; un autre, qu'on a tué, avait les oreilles percées comme les oreilles d'un homme: ce qui a confirmé les Manyémas dans cette idée que leurs morts reviennent sur terre sous forme de sokos. Ces derniers se

réunissent et tambourinent, — les gens du pays disent que c'est avec des arbres creux; — puis tous ensemble poussent des hurlements fort bien imités par les indigènes dans leur musique embryonnaire.

Le soko ne mange pas de viande; sa nourriture consiste en fruits sauvages; il fait ses délices de petites bananes, mais ne touche pas au maïs. Quand il a coupé les doigts de l'ennemi, il les crache immédiatement, et mord sans entamer la peau. Après avoir mutilé le chasseur, il le soufflette. Blessé, il arrache la lance qui l'a frappé, mais n'en fait pas usage; il prend ensuite des feuilles et les met dans la blessure pour arrêter le sang. Il ne souhaite pas le combat, attaque rarement un homme désarmé; et voyant que les femmes ne lui font pas de mal, il ne les inquiète jamais.

Ce grand singe vit en société d'une dizaine de mâles, chacun ayant sa femelle. Un intrus, venant d'une autre bande, est chassé à coups de poing et à grands cris. Si l'un des membres de la société cherche à s'emparer de la femelle d'un autre, il est terrassé et mordu par tous les mâles du groupe. Le père porte souvent le petit, surtout dans la traversée des clairières; rentré dans la forêt, il remet l'enfant à sa mère. Celle-ci a quelquefois deux jumeaux.

26 septembre. — Je peux enfin écrire que mes plaies sont en voie de guérison; elles m'ont infligé une immobilité de quatre-vingts jours, et il se passera bien du temps avant que les chairs détruites soient remplacées. Beaucoup d'esclaves sont morts de ces ulcères.

4 octobre. — Les Portugais ont traversé le Chambèze quelque soixante-dix ans avant moi; mais pour eux c'était une branche de leur fleuve et rien de plus. Cooley a marqué cette rivière sur sa carte sous le nom de New-Zambezi. J'ai été amené de la sorte à la considérer comme la branche orientale du Zambèze. On m'a dit qu'au sud-ouest elle formait une grande eau; j'ai cru immédiatement que c'était le Liambaï de la vallée des Barotsés; il m'a fallu revenir à l'embouchure du Chambèze, dans le lac Bânnougouéolo, pour rectifier cette erreur: un an et demi de travail. Vingt-deux mois se sont écoulés avant que j'aie pu regagner le point d'où j'étais parti pour explorer le Bânnougouéolo, le Louapoula, le Moéro et le Loualaba. Cazemmbé est le premier qui m'éclaira à cet égard, en me disant: « Tout cela ne fait qu'une seule pièce d'eau, toujours la même. Voulez-vous connaître cette rivière? Marchez vers le nord, et quand vous rencontrerez une bande de trafiquants, joignez-vous à elle. Sinon, revenez à moi, et je vous enverrai au Moéro par mon sentier. »

Je voudrais appeler le Loualaba central *Lake river Webb* (rivière lacustre de Webb); l'occidental, *Lake river Young*. Le Loufira et le Loualaba du couchant forment un lac; le nom indigène de celui-ci, *Tchibonngo*, doit être remplacé par celui de *Lincoln*. Je désire nommer la source du Liambaï (haut Zambèze) *Fontaine Palmerston*, et appeler celle du Loufira

1. Probablement une nouvelle espèce de chimpanzé et non des gorilles. Chouma et Souzi n'ont pas reconnu le soko des Manyémas dans le gorille du British Museum.

Bartle Frere, noms des trois hommes qui, de nos jours, ont le plus fait pour l'abolition de la traite des noirs.

8 octobre. — Il est curieux que tous les Arabes croient nécessaire de me dire : « Les Manyémas sont très-mauvais. » Ce qu'ils ont de mauvais, c'est une crainte effroyable des fusils, terreur qui les met corps et biens à la merci des traitants. S'ils n'avaient affaire qu'à des armes blanches, les Manyémas seraient très-braves; ils ne craignent aucun de leurs adversaires, quel que soit le nombre de ses lances. « Si vous n'aviez pas de fusils, disent-ils avec raison, pas un de vous ne reverrait son pays. » Mais déjà ils s'aguerrissent; Moïnémokaïa a tué deux agents et leur a pris leurs armes. Ailleurs, ils se sont préparés au combat et ont tué huit ou neuf Arabes.

10 octobre. — Il ne me reste plus qu'une plaie et de la dimension d'un pois. La poudre de malachite est le meilleur remède; toutefois le commencement des pluies peut avoir aidé à la guérison. Ces vingt derniers jours, j'ai eu la fièvre qui m'a enlevé mes forces, ôté la voix et purgé à outrance. Combien d'indigènes en sont morts? on ne pourrait le dire. Pendant que cette épidémie ravageait la contrée, nous avons appris que le choléra sévissait d'une manière affreuse sur la route qui va à la côte.

Une épizootie a également fait périr, cette année, les chèvres et les poules en grand nombre.

11 octobre. — La visite des traitants de l'Oujiji est un grand fléau pour les Manyémas : les huttes sont prises sans autorisation, le bois de chauffage, les vases, les paniers, les vivres employés sans scrupule. Quand reviennent les femmes qui se sont enfuies dans les bois, elles ne trouvent plus chez elles qu'une lièze de débris. Je veux toujours payer mon gîte, et souvent sans le pouvoir : les propriétaires craignent de se montrer. Il n'est pas rare que, sur mon passage, des vieillards s'approchent de moi avec un présent de bananes, en disant d'une voix tremblante : *Bolonngo, bolonngo!* (Amitié, amitié!) Si je m'arrête pour prendre leurs fruits et leur donner quelque chose, d'autres vont en courant chercher d'autres bananes ou du vin de palme. Les Arabes demandent ce qu'ils veulent, le prennent sans dire [merci, et se tournant vers moi : « Ne leur donnez rien, me disent-ils, ce sont de mauvaises gens. »

Sur la route de Mérééré, une femme est chef de village. Pas de bétail chez elle; un insecte, plus grand que la tsétsé et non moins redoutable, se pose sur les animaux; quand les bêtes se lèchent, il leur mord la langue ou y fait sa ponte.

16 octobre. — Ce qui manque aux Manyémas, c'est un lien national; chacun de leurs chefs est indépendant. Ils ont de l'industrie, leurs villages sont bien tenus, l'ordre y règne, ainsi que la justice, et les relations entre les habitants sont bonnes; mais cela ne va pas plus loin. Si un homme d'un autre district s'aventure dans la bourgade voisine, il est en danger :

on ne l'y regarde pas avec plus de faveur que les buffles d'un troupeau n'accueillent un buffle d'une autre bande. Sa mort ne peut être punie que par une guerre; et la vieille querelle, envaincée, est transmise aux descendants.

20 octobre. — La première pluie sérieuse de la saison est tombée hier dans l'après-midi.

Il est remarquable que les Manyémas ne soient pas influencés par l'arrivée de gens d'un état supérieur; le progrès semble leur être inconnu. Moïnékouss, en comprenant les avantages, avait payé des forgerons pour qu'ils montrassent leur métier à ses fils; mais il n'a pas obtenu de ces derniers qu'ils agissent de même envers les autres, et il est mort sans être remplacé.

25 octobre. — Je me suis efforcé dans ce voyage de suivre inflexiblement la ligne du devoir. Ma conduite a été droite, bien que ma route fût tortueuse. Tous les obstacles, la faim, la fatigue, ont été acceptés avec la ferme conviction que je devais persévérer dans ma tâche. Que je réussisse ou non, j'aurai suivi le droit chemin avec calme et conscience; la perspective de la mort ne m'en détournera ni d'un côté ni de l'autre. Pendant les trois premières années, j'ai eu le pressentiment que je ne vivrais pas assez pour achever mon entreprise. Ce pressentiment, d'abord très-vif, s'est affaibli à mesure que j'approchais du but. Il faut que je descende le Loualaba central ou rivière de Webb, puis que je remonte celui du couchant, ou rivière de Young, jusqu'aux fontaines du Katangga; et alors je reviendrai. Je prie Dieu que ce soit à mon pays natal.

Saïd ben Habib, Dagâmbbé, Djouma Mérikano et Abdallah Masenndi arrivent avec sept cents mousquets et une provision énorme de cuivre, de grains de verre et d'autres marchandises. Ils veulent traverser le Loualaba et aller trafiquer à l'ouest de cette rivière. Je les attendrai : ils peuvent avoir des lettres pour moi.

Moïnémokata, qui a pénétré plus loin que la plupart des Arabes, me disait : « Celui qui voyage avec une langue polie et bonne peut aller chez les plus mauvais peuples d'Afrique sans avoir rien à craindre. » Rien n'est plus vrai; mais le temps est tout aussi nécessaire : il faut donner aux gens le temps de vous connaître, et pour cela ne pas traverser le pays en courant.

29 octobre. — Les Manyémas achètent leurs femmes les uns des autres : une jolie fille rapporte dix chèvres. Aujourd'hui, j'en ai vu conduire une au domicile conjugal. Elle marchait gaiement, accompagnée d'une servante et suivie de l'épouseur. Ils vont rester cinq jours chez eux, puis ils reviendront chez les parents de la femme, où celle-ci restera également cinq jours, après lesquels son époux ira la chercher de nouveau. Beaucoup de ces jeunes filles sont jolies et admirablement faites.

3 novembre. — Obtenu un kôndohôndo, grand calao à double bec (*buceros cristata*), le sassara des Bammbarrés. C'est un bon rôti; la graisse en est d'une



Le marché (voy. p. 63). — Dessin de D. Vierge, d'après le texte.

teinte orangée, comme celle du zèbre. Je conserve le bec pour en faire une cuiller.

10 novembre. — Une razzia a été faite au sud-ouest de Mahoméla pour retrouver quatre fusils qui avaient été pris à Katommba. Trois des fusils ont été recouverts; il y a dix morts du côté des Arabes. Ces derniers ont eu cinq hommes tués à Rinedi. On ne parle pas du motif de ce quintuple meurtre; mais il suffit de voir le pillage des champs et des maisons pour en deviner la cause. « Les Manyémas, me disait un Arabe, comprennent maintenant que chaque coup de fusil n'est pas mortel. » Ils apprendront bientôt que, dans la forêt, leurs lances sont plus meurtrières que les armes à feu, et le pays sera fermé.

Je suis horriblement las d'être ici. Ne rien faire ou abandonner mon œuvre m'est également intolérable. Je n'en supporte pas l'idée; et je suis obligé de rester sur place, faute de monde.

J'ai écrit à Oujiji pour que l'on m'envoie mes lettres et des médicaments, dont j'ai si grand besoin.

Les parents d'un petit garçon, pris dans une razzia, ont amené trois chèvres pour le racheter. L'une des chèvres a été refusée, comme ne valant rien. L'enfant a pleuré en voyant sa grand-mère; et le père aussi quand il a entendu qu'on ne voulait pas de sa chèvre et qu'on gardait l'enfant. « J'ai vu toutes les oppressions qui se font sous le soleil; j'ai vu les larmes des innocents, qui n'ont personne pour les consoler. Du côté de leurs oppresseurs est la puissance; mais eux, personne ne vient à leur secours. » (*Ecclésiaste*, iv, 1.)

Les Vouajiji, qui s'étaient rendus à Mahoméla pour y chercher de l'ivoire, sont revenus terrifiés: chacune de leurs bandes a perdu trois ou quatre hommes; et, dans la dernière affaire, les Manyémas leur en ont tué douze. Ils refusent maintenant d'aller chez ceux qui ne demandaient qu'à les bien accueillir et qu'ils ont forcés à devenir leurs ennemis. L'éducation du monde est terrible, et se fait en Afrique avec une implacable rigueur, depuis les temps les plus reculés. Ce que deviendront les Africains après cette effroyable leçon est dans les secrets de la Providence; mais ce devra être un merveilleux pays, quelque chose de très-grand, comme à l'époque où florissaient Tirhaka et Zerah.

Les gens de Bambarré sont de médiocres cultivateurs. Ils ont du maïs, des bananes, des arachides, quelques patates et un peu de cassave; mais pas de sorgho, de méléza, de nyoumbos, de citrouilles, de melons, qui abondent dans tous les autres districts. Personne ne se serait établi chez eux s'ils n'avaient pas eu Moïnékouss.

Jouer avec des perroquets est le grand plaisir des Bambarrés.

Un petit oiseau accompagne le calao sassara; il le suit en criant et lui donne des coups de bec sur la queue jusqu'à ce que le sassara lui ait livré le contenu de ses intestins. Il le quitte alors et va poursuivre d'autres oiseaux de la même manière: criant et bec-

quetant jusqu'à ce qu'il ait produit la purgation. Les indigènes lui donnent un nom qui signifie *jeu*, et les hommes venus de la côte celui d'*outané*, qui veut dire farce, ou de *msaha*, qui est l'équivalent d'esprit.

6 décembre. — Que Dagâmbé ou Saïd arrive donc! Après tout, ce délai est peut-être pour le mieux.

Tous les perroquets saisissent leur nourriture de la main gauche; le lion frappe du bras gauche; tous les animaux sont gauchers, excepté l'homme.

10 décembre. — Je suis doublement arrêté dans ce Manyéma: de la pluie tous les jours et souvent dans la nuit; j'aurais les hommes nécessaires, que je ne pourrais pas voyager. Cependant je ferais quelques pas. C'est le plus triste délai que j'aie jamais subi. Je lève mes regards vers le ciel pour en obtenir aide et pitié.

11 décembre. — Le mbouïdé ou zibou attaque l'homme au tendon d'Achille; très-probablement c'est le ratel; et c'est aussi probablement ce dernier qui a fourni les peaux du tabernacle. Son urine met les abeilles en fuite, et il mange le miel en toute sécurité. Les lions et d'autres animaux redoutent son attaque au talon.

Deux éléphants énormes ont été tués; ils venaient du sud. Les zèbres, les éléphants, les buffles, toutes les bêtes du pays des Basonngos sont de très-grande taille. Les deux colosses avaient les défenses très-lourdes: le creux en est plein. Eux-mêmes étaient gras et charnus. Ici le corps d'un éléphant vaut onze chèvres.

24 décembre. — L'un des hommes de Kasonngo a été frappé d'un coup de lance. Par représailles, on a tiré sur un groupe très-innocent du fait; deux indigènes, puis deux, puis trois, puis d'autres ont été tués. Ces gens du Sahouahil sont les plus cruels de tous les missionnaires, et avec cela tellement grossiers dans leurs paroles et dans leur conduite! Ils répandent les maladies partout.

Moïnembeg, le plus intelligent des fils de Moïnékouss, m'a dit qu'on avait tué hier un homme à quelques lieues d'ici, et qu'on l'avait mangé; la faim est le motif assigné à cet acte de cannibalisme. A propos de nourriture, Moïnembeg a ajouté que les Manyémas font tremper de la viande dans l'eau pendant deux jours, afin de lui donner du fumet. Leur goût pour la viande gâtée est la seule raison que je connaisse de leur anthropophagie.

Il y a eu cette nuit un violent orage. Les indigènes prétendent qu'en pareille circonstance de gros poissons tombent du ciel avec les éclairs: opinion que partagent les Arabes. Mais leur gros poisson est le *clarias capensis* de Smith, que l'on voit souvent dans l'herbe, où il émigre en file indienne, et franchit des espaces de plusieurs kilomètres; c'est probablement ce qui a fait croire aux indigènes qu'il tombait des nues.

Ici le chagrin tue les hommes libres que l'on réduit en esclavage: leur cœur se brise. Dans une attaque nocturne, le frère de Saïd ben Habib fut tué d'un coup de lance. Saïd jura de venger son frère, et

assaillit tous ceux qu'il rencontra, fusillant les âgés et s'emparant des jeunes. Ceux-ci endurèrent la chaîne tant qu'ils furent dans le pays; mais quand ils virent couler le Loualaba entre eux et leurs villages, ils se désolèrent. Vingt et un, qu'on avait déchainés, se sauvèrent tous ensemble. Les huit qui restaient captifs moururent dans les trois jours qui suivirent. Ils ne se plaignaient que du cœur, posant la main exactement à sa place, bien que, d'après leurs croyances, cet organe dût être sous la clavicule. Les traitants étaient surpris de les voir mourir alors qu'ils avaient à manger et qu'ils ne travaillaient pas; mais comme cette maladie n'attaque que les hommes libres quand ils sont capturés, ceux qui la contractent meurent réellement de chagrin.

Un léopard ayant tué ma chèvre, un fusil a été disposé à son intention, et lui a brisé les deux pattes de derrière et une de devant. Malgré cela, le léopard a bondi sur un homme et l'a cruellement mordu. C'était un mâle : deux pieds quatre pouces au garrot, six pieds huit pouces des narines au bout de la queue.

1^{er} janvier 1871. — O Père! aide-moi à finir mon œuvre en ton honneur.

Toujours détenu à Bambarré; mais une caravane de cinq cents fusils est, dit-on, arrivée de la côte; elle m'amène peut-être des hommes et des marchandises.

Pluie quotidienne.

Une femme a été tuée près du camp. Le meurtrier dit que c'était une sorcière; le corps reste exposé jusqu'à ce que l'affaire soit réglée, sans doute par une amende de chèvres. Les Manyémas sont les plus sanguinaires des hommes. L'un d'eux jette par terre une plume écarlate de perroquet, et défie les assistants de la prendre et de la mettre à leur coiffure : celui qui le fait doit tuer un homme ou une femme. Une autre de leurs coutumes veut qu'on ne porte la dépouille du chat musqué que lorsqu'on a tué quelqu'un.

28 janvier. — Une caravane approche, et l'on m'annonce que mes gens et mes valeurs sont à Oujiji. Le choléra a fait, dit-on, d'affreux ravages à Zanzibar, où il y a des milliers de victimes. Les bœufs tremblaient et tombaient foudroyés; les poissons de la mer ont péri en grand nombre. Ici les volailles, et combien d'indigènes! Ce n'était pas le choléra, mais sa compagne. Dans l'origine, le fléau ne s'étendait que sur la côte; maintenant le voilà dans l'intérieur, d'où il se répandra dans toute l'Afrique. Cela nous vient de la Mecque, ce cloaque où s'amassent les abats des animaux et les ordures des hommes.

Les gens d'Ebed apportent deux cents frasilahs (sept mille livres) de verroterie. Ils vont traverser le Loualaba et ouvrir au commerce un nouveau champ sur les rives du Loualaba occidental, celui de Young. Tout le centre de l'Afrique sera bientôt connu.

Les maux infligés par les Arabes sont énormes; mais les naturels s'en infligent peut-être à eux-mêmes d'aussi grands. Les meurtres commis de sang-froid sont horriblement nombreux. Des hommes tuent

quelqu'un pour mettre à leur coiffure une plume de perroquet. Et pourtant ils ne sont pas laids comme les gens de l'ouest; beaucoup d'entre eux ont la tête aussi bien faite qu'on peut en voir à Londres. Si les Européens étaient nus, ils feraient triste figure à côté de ces corps bien découpés, aux membres élégants. Sont-ils vraiment cannibales? Ce que j'ai vu fait naître de graves soupçons; toutefois un jury écossais répondrait : *Not proved*. Les femmes ne sont pas coupables.

4 février. — Deux de mes hommes de la côte doivent arriver aujourd'hui. Cela m'assure que mes lettres n'ont pas été détruites. J'en suis très-heureux : ils savent maintenant en Angleterre ce qui m'a retenu, et connaissent le but que je me propose.

5 février. — Une seule lettre; il en manque quarante!

J'ai le projet de partir le 12. Envoyé au docteur Kirk un chèque de quatre mille roupies. Grands ravages faits par le choléra à Zanzibar et sur toute la côte. Tous mes porteurs de la première bande sont morts.

8 février. — Mes dix hommes, ceux qui arrivent, refusent de me suivre; ils sont influencés par Chérif. Toutefois ils viendront si j'augmente leurs gages. J'espère partir demain.

Ces dix hommes appartiennent à des Baniens; ce sont des esclaves; ils n'ont aux lèvres que mensonges, et prétendent qu'ils ne sont envoyés par le consul que pour me ramener. Leur but est de m'exploiter. Ils demandent six dollars par mois, le double de ce que gagne un homme libre à Zanzibar. Chérif et Ahouathé, leurs chefs, sont restés à Oujiji, où ils font ripaille avec mon bien.

13 février. — Hier, des gens sont venus en foule pour manger un homme accusé de meurtre; l'homme manquait, et ils furent très-désappointés en apprenant qu'il n'y avait pas de victime à leur offrir; décidément ils sont cannibales.

23 février. — Partis le 16, nous sommes aujourd'hui au village de Kahommbogola, dont le chef est un vieillard très-faible. Le pays est ondulé, revêtu d'une herbe d'un vert tendre, excepté au bord des ruisseaux, où les arbres forment des lignes d'une teinte foncée.

25 février. — Il est connu maintenant que le Loualaba coule à l'ouest-sud-ouest. J'ai à suspendre mon jugement : peut-être est-ce le Congo. Personne ne savait rien de cette rivière, si ce n'est qu'à neuf jours de marche au sud-ouest de Kasonngo elle décrit une courbe se dirigeant au nord-nord-est.

Un jeune soko, pris au moment où sa mère a été tuée, m'a été donné par Katommba. C'est une femelle; assise, elle a dix-huit pouces de hauteur; elle a sur tout le corps de longs poils noirs, qui étaient jolis quand sa mère les soignait. C'est la moins maligne de toutes les créatures simiennes que j'ai rencontrées. Elle paraît savoir qu'elle a en moi un ami, et reste tranquillement sur la natte, à côté de moi. Quand elle

marche, la première chose dont on est frappé, c'est qu'elle s'appuie sur le dos de la seconde phalange des doigts, et non sur la paume des mains; les ongles ne touchent pas le sol, la jointure non plus. Elle fait usage de ses bras comme de béquilles, pour se soulever, et se projette entre ses deux supports. Parfois une de ses mains antérieures est posée avant l'autre et alterne avec celles de derrière; ou bien elle marche debout et tend la main pour qu'on la soutienne. Si on refuse la main qu'elle présente, elle baisse la tête, et son visage a les contractions que donnent à la figure humaine les larmes les plus amères; elle se tord les mains, vous les tend de nouveau et parfois en ajoute une troisième pour rendre l'appel plus touchant. Elle s'entoure de feuilles et d'herbe pour faire son lit, et ne permet pas qu'on touche à sa propriété. C'est la petite créature la plus aimante du monde; elle m'a prise en affection du premier coup, m'a gazouillé un salut, a flairé mes habits et m'a tendu la main. Au lieu de la serrer, j'ai tapé légèrement cette main ouverte, sans offense : ce qui néanmoins a blessé la petite. Dès qu'on l'a attachée, elle s'est mise à défaire le nœud de la corde avec ses doigts, et en s'y prenant d'une façon tout à fait méthodique. Un homme ayant voulu l'en empêcher, elle lui a lancé des regards furieux et a essayé de le battre. L'homme avait un bâton; elle en a eu peur, est venue s'adosser à moi, et, reprenant confiance, a regardé l'homme en face. Elle tend les bras pour qu'on la porte, absolument comme un enfant gâté; si on n'y fait pas attention, elle pousse un cri de colère qui rappelle celui du milan, se tord les mains, comme si elle était au désespoir, et d'une façon toute naturelle. Elle mange de tout, refait son lit tous les jours, se couvre d'une natte pour dormir, et s'essuie le visage avec une feuille.

5 mars. — Traversé, le 2, quatorze cours d'eau en six heures de marche : des ruisseaux de trois à quinze pieds de large et de un à trois pieds de profondeur. Chacun d'eux a un nom; les indigènes en connaissent le cours et disent sans hésiter dans quelle rivière ils se jettent avant de gagner le Loualaba.

Montagnes couvertes de bois à droite et à gauche.

Aujourd'hui, après une marche en pleine forêt, nous avons atteint de jolis villages, accrochés aux pentes de collines boisées. Devant la porte de beaucoup de maisons est une petite véranda; au point du jour, toute la famille s'y rassemble autour d'un feu, que nécessite la fraîcheur du matin; et tout en jouissant du brasier, elle respire un air pur et cause de ses affaires. Le feuillage environnant, de formes très-diverses, a des myriades de gouttes de rosée; les coqs chantent vigoureusement et se pavanent; les chevreaux cabriolent et sautent sur le dos de leurs mères, qui ruminent, tandis que leurs aînés simulent des combats. De laborieuses ménagères font cuire leur poterie dans un tas de racines d'herbe enflammées, dont les cendres leur donneront du sel qu'elles extrairont le lendemain, faisant ainsi d'une pierre deux coups.

La douce beauté de pareilles scènes est inexprimable; l'enfance relève de son charme particulier ce tableau paisible, dont elle ne perd jamais le souvenir; car les adolescents tirés d'esclavage, et devenus l'objet d'une sollicitude affectueuse, parlent du temps qu'ils ont passé là comme de leurs plus beaux jours.

Parfois nous trouvons les villages déserts : notre approche a effrayé la population. Les portes sont closes, et un bouquet de feuilles ou de tiges de roseaux est placé en travers du seuil; cela veut dire : « On n'entre pas ici. » Quelques poulets qui s'étaient cachés pendant qu'on emportait les autres, vont et viennent en gloussant leur plainte; les foyers encore fumants disent que la fuite est récente.

6 mars. — Passé dans de gros bourgs où des forges nombreuses sont en activité.

9 mars. — Hier, marché pendant cinq heures dans une plaine herbeuse et découverte, où un soleil torride nous a beaucoup fatigués. Traversé deux cours d'eau ayant des ponts, et couché dans un village bâti sur une crête boisée qui domine la résidence de Kasonnga. Ce matin, après deux heures de marche, nous sommes arrivés chez celui-ci, où nous avons été salués par la caravane de Sélim Mokadem. Kasonnga est un fort beau jeune homme, aux traits européens; un chef habile que les Arabes qualifient d'homme bon, parce qu'il se joint à eux dans leurs razzias.

Chez Kasonnga, nous n'étions plus qu'à dix kilomètres du Loualaba, qui, après avoir décrit une courbe de plus de deux cents kilomètres au sud-ouest, se dirige actuellement vers le nord, en se réinclinant du côté de l'est. C'est un fleuve majestueux, renfermant beaucoup d'îles, et qui nulle part, et en aucune saison, ne peut être passé à gué. J'aurais voulu le descendre; mais Kasonnga n'a pas de pirogues, et il me faut cinq ou six jours de marche pour atteindre Moïné Loualaba, où j'achèterai un canot, si Abed veut me prêter la somme nécessaire.

11 mars. — Long et chaleureux discours d'Aymar pour me dire que si je me hasarde seul avec ma petite bande, je serai mangé, que les naturels ont faim d'un blanc, qu'il me faudrait deux cents fusils, etc.... Je l'ai remercié du conseil; mais il a perdu la tête. Les traitants d'Oujiji ne sont que des pillards; leurs gens valent encore moins. La perspective de gagner des esclaves domine tout chez eux; et le sang coule à flots. Le Seigneur voit tout cela!

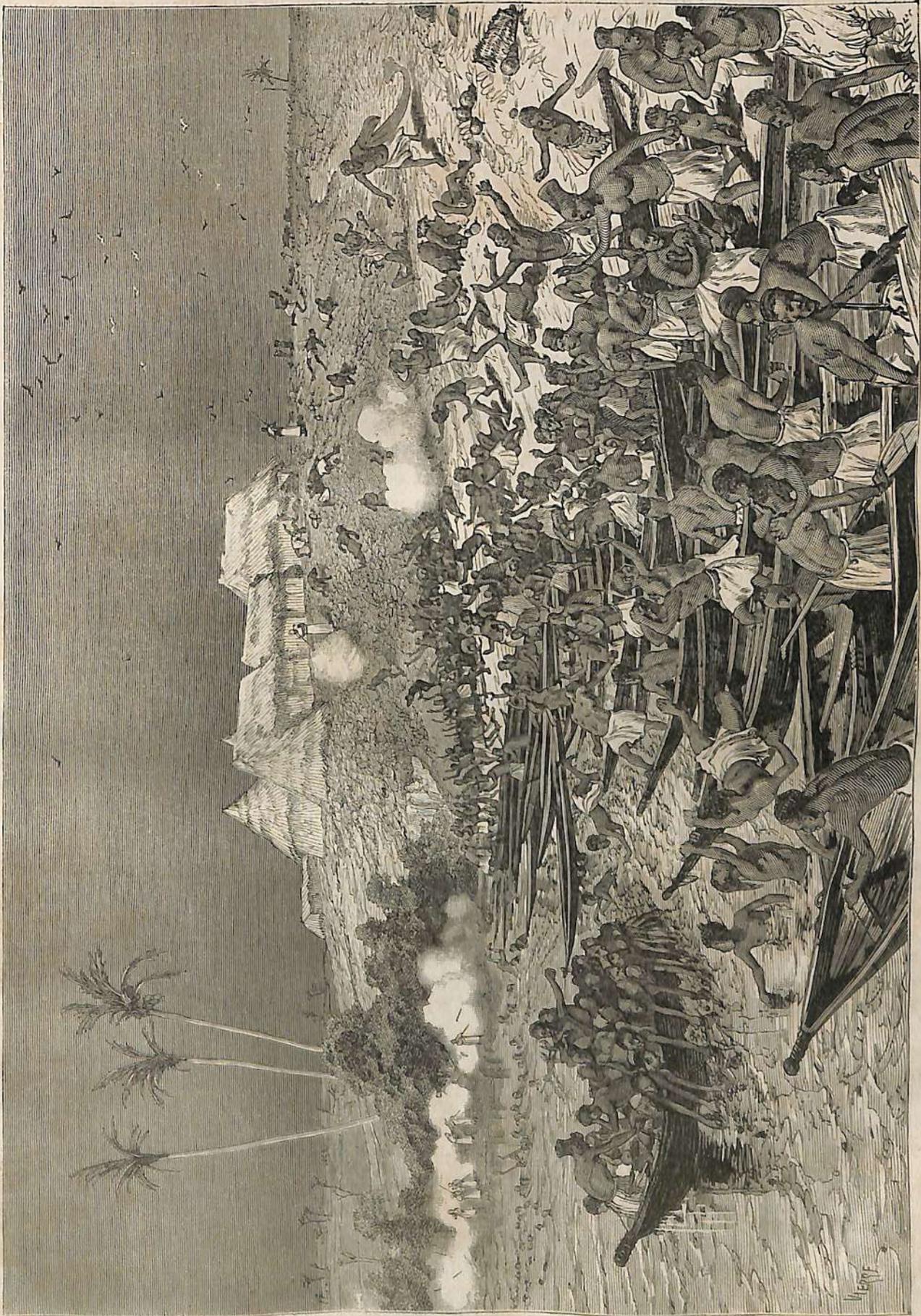
15 mars. — Mes gens ne reviennent pas; je crains qu'ils ne se soient engagés dans quelque affaire. J'ai le cœur brisé et soulevé par tout ce sang répandu.

23 mars. — Pluie très-froide du nord-ouest.

J'espère me diriger demain vers le *lakoni*, ou grand marché de cette région.

26 mars. — Pays découvert où l'on aperçoit des collines peu élevées. Rencontré les gens de Matéréka; ils avaient quatre-vingt-deux captifs, et m'ont dit qu'ils s'étaient battus pendant dix jours.

28 mars. — Mes hommes, les esclaves des Ba-



Massacre un jour de marché (voy. p. 63). — Dessin de D. Viérge, d'après le texte.

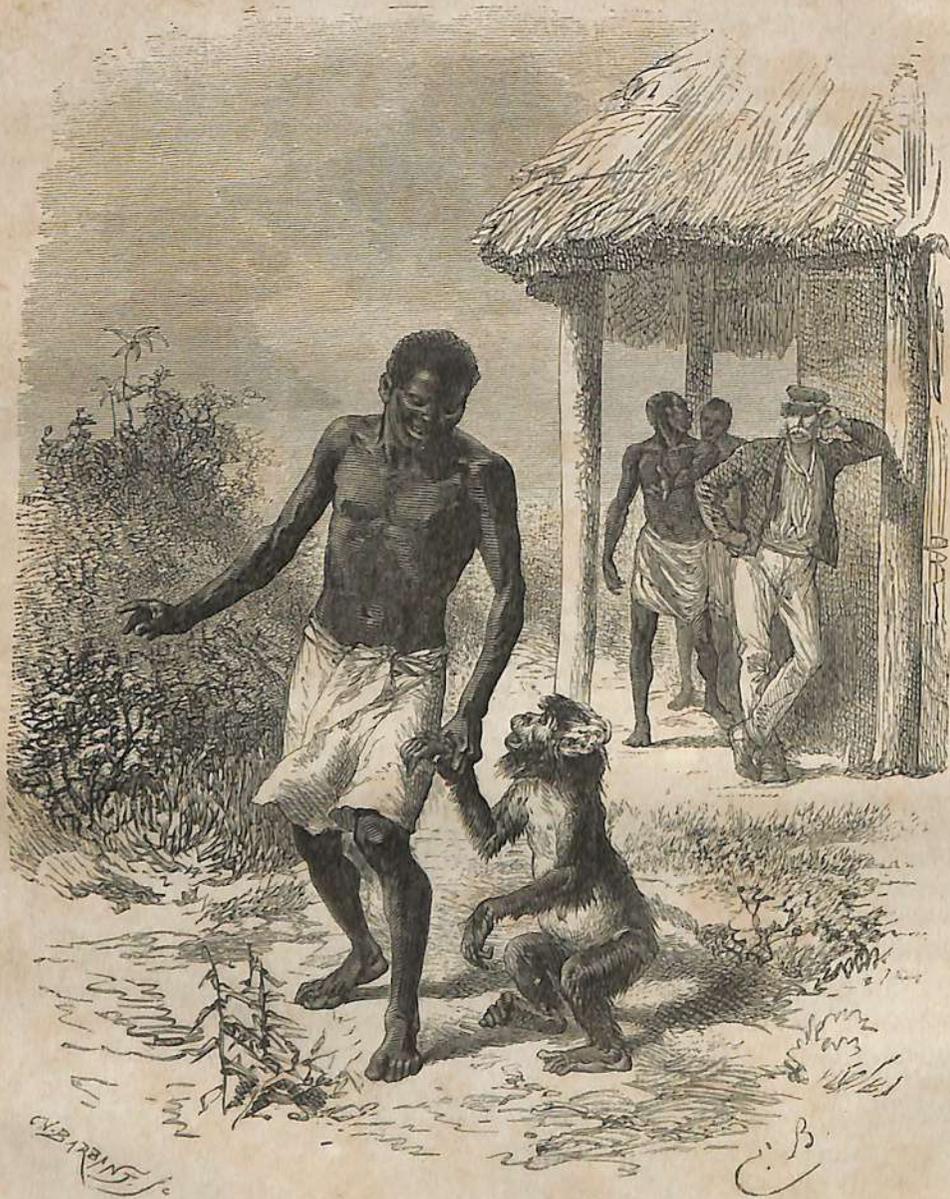
nians, refusent de porter les grains de verre. Tant de difficultés sont semées sur mes pas que je me demande si la volonté divine n'est pas contre moi.

29 mars. — Les villages sont nombreux : dans chacun d'eux se voit une foule de cochons. La demeure du chef, dans laquelle j'ai logé, avait un ménage considérable : quarante pots, des plats, des paniers, des couteaux, des nattes. Tout cela a été transporté par la

femme dans une autre maison, pour me laisser toute la place. Elle a reçu de moi quatre rangs de perles.

Je suis allé au Loualaba; il est moins large ici qu'il ne l'est en amont, mais c'est encore une rivière de deux mille sept cents mètres d'un bord à l'autre. Beaucoup d'îles; les berges sont élevées et rapides.

Pour se faire une idée du chiffre des habitants, il



Jeune soko (voy. p. 60). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

faut voir les marchés, avec leur affluence énorme, principalement des femmes. Ces marchés sont dans le pays comme une grande institution.

3 avril. — Le Loualaba, dit-on, déborde annuellement comme le fait le « Père de l'Égypte », le Nil. Je l'ai sondé hier, et j'ai trouvé neuf pieds près du bord, quinze dans tout le reste; une fois, j'ai même eu vingt pieds au milieu, douze entre les îles, et

neuf près de la rive. C'est vraiment une noble rivière que ce Loualaba.

7 avril. — Fait cette encre avec les graines d'une plante nommée *dzaghifaré* par les Arabes, et qui n'est pas rare dans l'Inde. Les Manyémas s'en servent pour teindre leurs étoffes, et en guise de fard pour la tête et le visage.

10 avril. — Tchitoka ou jour de marché. Plus de

sept cents personnes, je les ai comptées, ont passé devant ma porte. Pour les femmes, c'est une fête; marchander, plaisanter, rire, triompher de l'acheteur ou du vendeur, est pour elles le bonheur de la vie. Il y en a beaucoup de belles et beaucoup de vieilles. Toutes portent de lourdes charges de provisions et de pots de terre, qu'elles vendent pour un prix très-minime, et dans lesquels on met l'huile de palme.

Les hommes viennent en grande toilette et apportent peu de chose, des objets en fer et des volailles; ou bien ils amènent des cochons.

14 avril. — Mes gens, qui ne veulent pas aller plus loin, répandent le bruit que si je veux acheter un canot, c'est pour porter la guerre sur l'autre rive.

Le Kamolonndo a environ quarante kilomètres de large; il reçoit le Loufira, dont la largeur, chez Katannga, est d'une portée de flèche.

Les gens d'ici ne mangent que les hommes tués à la guerre; il semblerait que c'est par vengeance, car le chef me disait l'autre jour: « Cette viande est mauvaise, elle me fait rêver du mort à qui elle appartient. » Tous s'accordent à dire que la chair humaine est légèrement salée, et n'exige que peu d'assaisonnement. Cannibales! et cependant c'est une belle race!

27 avril. — Attendre, toujours attendre! « Nous vous les amènerons, » disent les propriétaires des canots; mais ils ne bougent pas. Ils se défient de nous, et mes gens augmentent leur défiance.

1^{er} mai. — Les hommes de Katombba arrivent de chez les Babisa; l'abondance d'ivoire qu'ils ont trouvée là-bas est extraordinaire. Dans la plupart des maisons les piliers et l'encadrement des portes sont faits de cette matière.

Le Loualaba monte rapidement; il charrie de grandes quantités de plantes aquatiques.

Un ibis et beaucoup d'oiseaux blancs apparaissent: ce sont des paddas; ils vont au nord. Les habitants quittent leurs villages pour s'établir sur les hauteurs.

16 mai. — Trois mille personnes au marché. L'animation est extrême; les pêcheurs vont et viennent, portant des brochettes de petits silures fumés, ou d'autre fretin; ou bien des vases remplis d'eau et contenant des lépidosirènes, qu'ils sortent à moitié, pour montrer comme leur poisson est gras. D'autres courent çà et là avec des fragments d'écuelles remplis d'escargots de deux espèces, ou de fourmis blanches grillées ou frites. On trouve là du grain, du manioc, de la farine, des légumes, des bananes, de l'huile de palme, du sel, du poivre, de l'étoffe faite avec de l'herbe, des nattes, des paniers, de la volaille; tous les produits du pays ou de l'industrie des habitants. Chacun se débat, affirmant la bonne ou la mauvaise qualité de l'objet. La sueur perle sur tous les fronts; les coqs s'égosillent, même suspendus à l'épaule du vendeur et la tête en bas; les cochons poussent des cris perçants. Des loupes de fer, étirées aux deux bouts, afin qu'on puisse juger de la bonté du métal, s'échangent contre un tissu fait avec des fibres de

palmier. Les hommes se promènent en coquetant, vêtus de jupons courts, à plis nombreux et de couleurs voyantes. Les femmes travaillent de bon cœur, faisant sonner leur vaisselle pour montrer qu'elle est sans défaut. Avec quelle ardeur les choses s'affirment! Toute la création est prise à témoin de la vérité du fait. Et quel étonnement, quel dédain lorsque la marchandise est dépréciée! et quelle insouciance quand l'acheteur s'éloigne! De petites filles vendent de l'eau à la tasse aux combattantes altérées, qui la leur payent avec de menus poissons. Tout cela se fait loyalement; en cas de différend, on en appelle au jugement des autres; ils ont tous un grand fonds d'équité.

20 juin. — Hassani a des canots; je ne peux pas en avoir un seul. Les pluies sont terminées; la rivière diminue; l'eau est toujours d'un brun sombre et couverte de débris.

J'ai offert à Dagâmbé deux mille dollars pour dix hommes, à la place des dix esclaves qui m'ont été envoyés. Il m'a demandé quelques jours de réflexion.

Huit villages sont en feu. Dix ont été brûlés à propos d'un chef qui, dit-on, a manqué de parole.

13 juillet. — J'ai expliqué à Dagâmbé ce que je voulais faire: atteindre le Lomamé, les fontaines d'Hérodote, voir les demeures souterraines. « Vous le savez, lui ai-je dit, j'ai des marchandises à Oujiji en quantité considérable; prenez-les en surplus des deux mille dollars et donnez-moi des hommes avec lesquels je puisse achever mon œuvre. Si ce n'est pas assez, j'ajouterai encore; mais ne me laissez pas dans l'obligation de rebrousser chemin, quand je suis si près du but! » Il m'a répondu qu'il en parlerait à ses associés. Que faire pour n'être pas déçu? Tout semble être contre moi.

15 juillet. — Quinze cents personnes étaient venues au marché. Je rencontrais tout d'abord Adie, Manilla et trois des hommes de Dagâmbé; je fus étonné de les voir avec des fusils. La chaleur était étouffante; je résolus de rentrer chez moi. Comme je m'éloignais, je vis un de ces misérables marchander une poule et s'en emparer. Je n'avais pas fait trente pas hors de la place, qu'une double détonation m'apprenait le commencement du massacre. La foule s'élança de tous côtés, chacun jetant ses marchandises et prenant la fuite. Les trois hommes continuaient à tirer sur les groupes qui étaient en haut du marché, quand des volées de mousqueterie partirent d'une bande postée en bas de la crique, et dont les coups se dirigeaient sur les femmes qui se précipitaient vers les canots. Une cinquantaine de pirogues étaient là, pressées les unes contre les autres. Dans leur effroi, les hommes oublièrent leurs pagaies. Les canots ne pouvaient sortir tous ensemble, la crique était trop étroite. Hommes et femmes entassés dans les barques, blessés par les balles qui continuaient de pleuvoir, sautaient dans l'eau et s'y débattaient en criant. Une longue file de nageurs montrait que les malheureux se dirigeaient vers une île située à quinze cents mètres.

Le feu continuait; à chaque fois disparaissaient des têtes; les unes tranquillement, elles coulaient à fond et rien de plus; tandis qu'ailleurs on voyait des bras se tendre vers le ciel, puis disparaître aussi. Un canot se chargea d'autant de monde qu'il put en contenir. Trois autres allèrent au secours des amis défaillants, et s'emplirent au point qu'ils sombrèrent.

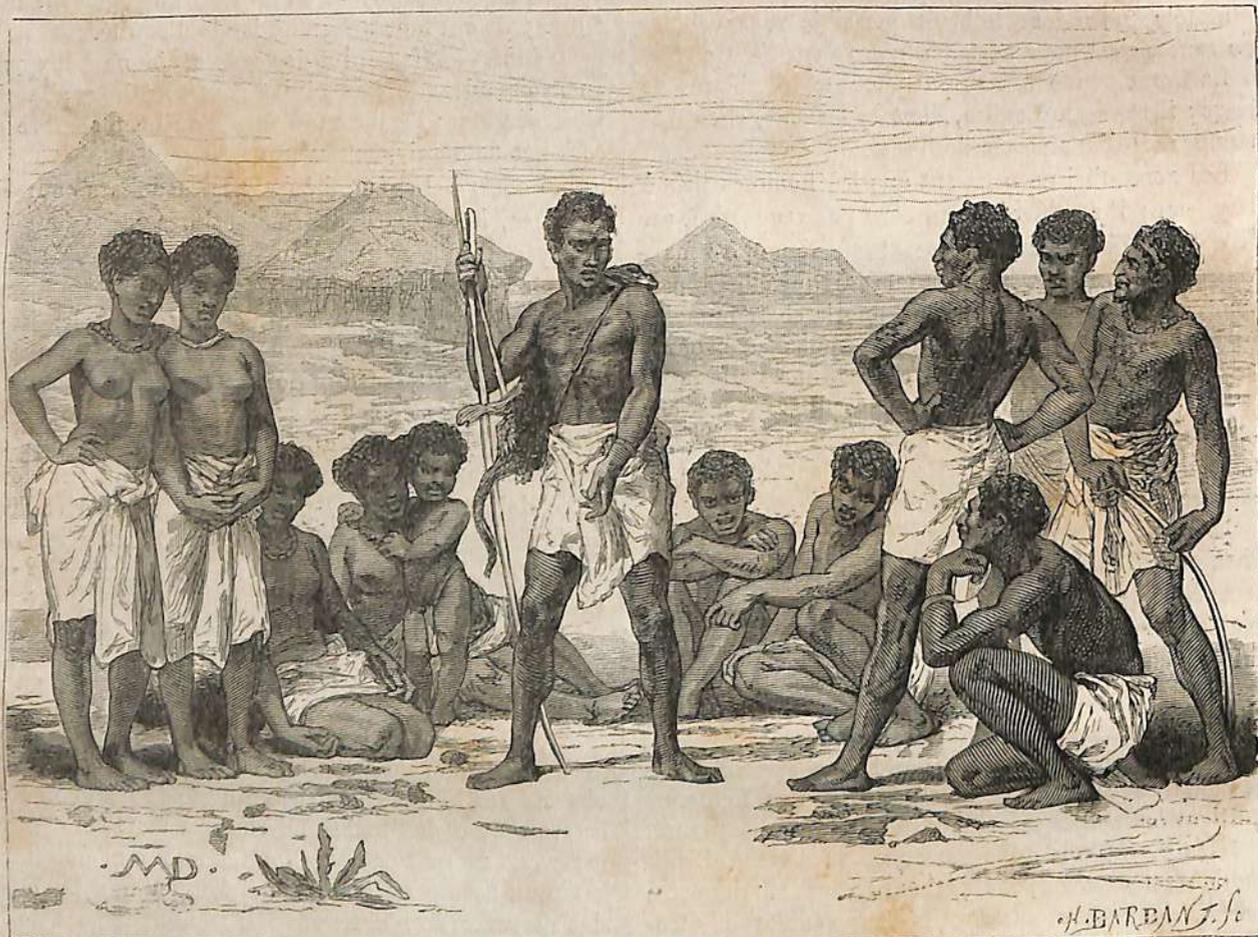
Peu à peu toutes les têtes disparurent. Dagâmbé avait envoyé une grande pirogue au secours des malheureux; une femme refusa d'y monter, préférant la seule chance de salut qui lui restait, à la crainte d'être

esclave. On ne saura jamais le nombre exact de ceux qui périrent dans cette ardente matinée, où il me sembla que j'étais en enfer.

16 juillet. — La fusillade continue. Dix-sept villages en flammes. Je ne peux plus rester avec ces gens-là; eux-mêmes ne tiennent pas à m'avoir pour témoin de leurs monstruosité.

20 juillet. — Parti pour Oujji.

Arrivé hier chez Kasonngo, où tous les Arabes campés en cet endroit sont venus me saluer. Ils m'ont demandé la permission d'envoyer avec moi une de



Le défi du perroquet (voy. p. 59). — Dessin de D. Maillard, d'après le texte.

leurs bandes. Cela nous défendra peut-être contre les naturels, justement irrités.

2 août. — Beaucoup de villages; tous désertés à notre approche. Bananes très-abondantes. Effigies humaines : statues en bois, ou simplement bornes d'argile percées d'un trou au sommet; ou les appelle *bathatas* (pères ou anciens); et les noms de ceux qu'elles représentent leur sont religieusement conservés.

4 août. — Traversé une contrée littéralement couverte de villages, tous brûlés.

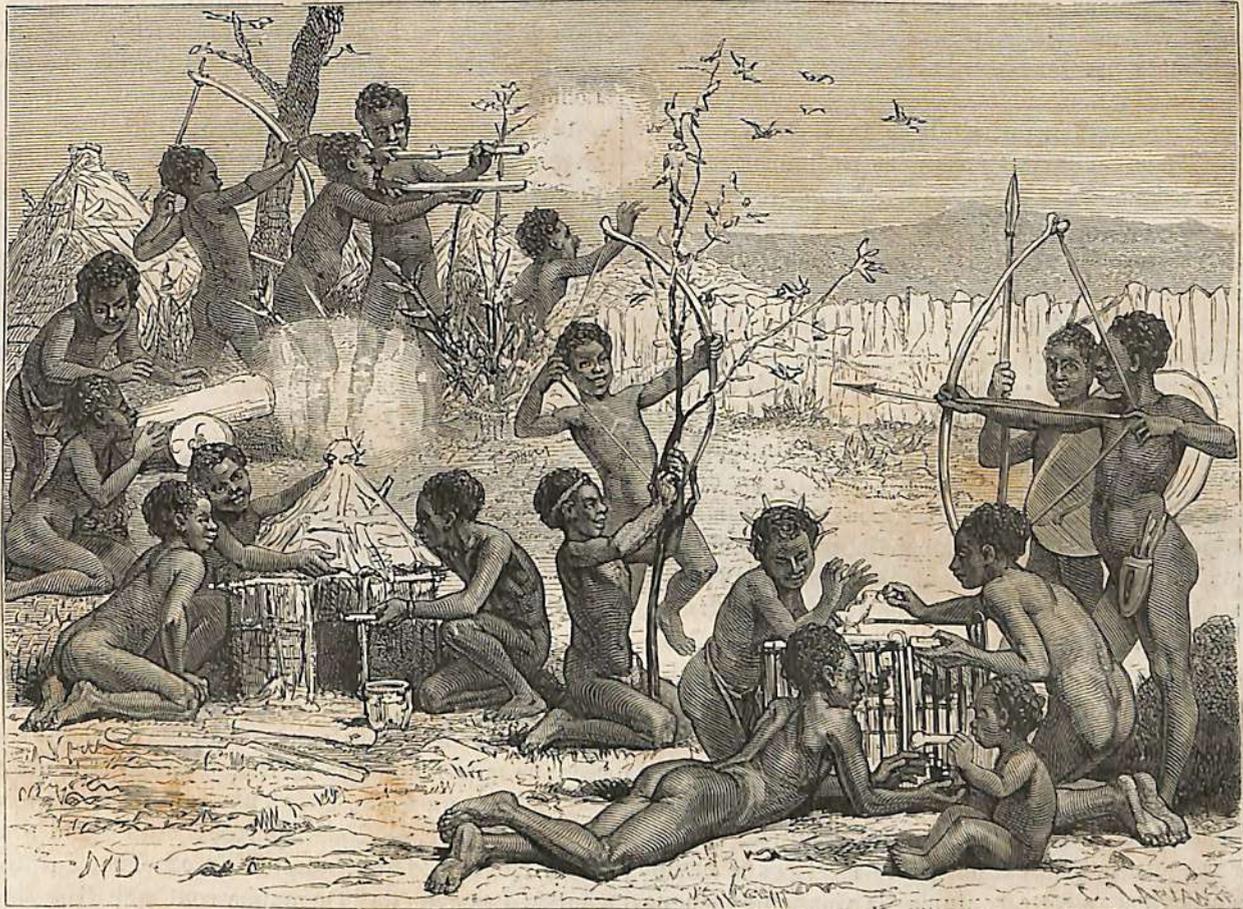
7 août. — Je suis malade; chaque pas est une souff-

rance. Nous sommes campés dans un village dont les habitants se sont rapprochés, nous ont jeté des pierres et ont cherché à tuer ceux des nôtres qui allaient chercher de l'eau.

Priés de venir s'entendre avec nous, les gens n'ont pas voulu; ils savent ce qu'ils ont souffert des hommes de Ben Djouma et de Mohammed. Je suis parti sans avoir pu leur rien donner.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.

(La suite à la prochaine livraison.)



Jeux d'enfants à Kasanngânga (voy. p. 70). — Dessin de D. Maillard, d'après le texte.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE.

1866-1874. — TRADUCTION INÉDITE¹.

8 août. — Comme nous étions dans la forêt, entre deux murs d'une végétation compacte que l'on touchait à droite et à gauche, nous arrivâmes à un endroit où des arbres abattus barraient le passage. C'était évidemment une embuscade; mais on ne put rien découvrir, et nous pensâmes que le projet avait été abandonné. Toutefois, en se baissant jusqu'à terre et en regardant en haut, vers le soleil, on aperçut une ombre, et un léger bruissement dans le feuillage annonça le jet d'une lance. Une seconde lance, partie à ma droite, me rasa le dos et alla se planter dans le sol. Les deux hommes qui nous avaient jeté l'une et l'autre furent visibles alors dans une clairière, qu'ils traversaient en courant et qui se trouvait à quinze pas devant nous. J'étais à l'arrière-garde, et la caravane était

passée quand j'arrivai à l'endroit où ces hommes m'attendaient, me prenant pour Mohammed.

Une autre lance me fut jetée en avant, et il s'en fallut d'un pied qu'elle ne m'atteignît. Des balles furent envoyées dans le fourré, mais sans résultat, car on ne voyait personne. Nous entendions cependant à côté de nous l'ennemi qui nous raillait, et deux de nos gens furent tués.

Cinq heures durant à courir ainsi la bouline au milieu de gens embusqués, intimement convaincus que s'ils me tuaient ils vengeraient la mort de leurs parents. De chacune des mailles du lacis impénétrable pouvait jaillir une lance; et à chaque seconde nous attendions à entendre le bruissement d'une arme mortelle dirigée contre nous. Je me fatiguai de cette crainte incessante; et — je suppose qu'il en est de même sur le champ de bataille — non par courage,

1. Suite. — Voy. p. 1, 17, 33 et 49.

mais par indifférence, il me devint égal d'être tué ou non.

A la fin, nous sortîmes de la forêt; et traversant le Laïya, nous nous trouvâmes près des villages de Mounnboundoua. Pendant que nous nous reposions, apparut Mouanampounda, qui avait entendu la fusillade et venait s'enquérir du fait. Je lui expliquai la méprise dont j'étais victime, et nous nous rendîmes ensemble à son village. Dans la soirée il m'envoya dix chèvres pour remplacer les trois que j'avais perdues, et me fit dire que si je voulais lui donner mes gens armés de fusils, il réunirait son peuple qui mettrait le feu au bois et punirait ceux qui m'avaient attaqué. Je lui répondis que l'attaque ne s'adressant pas à moi, mais à Mohammed Bogharib, pour lequel on m'avait pris, je n'avais nul désir de faire tuer des hommes.

Perdu tout le reste de mon calicot, un télescope, mon parapluie et cinq lances par le fait d'un de mes porteurs, qui a jeté son fardeau pour se sauver.

9 août. — Partis pour Mamohéla, maintenant abandonné par les Arabes. Mouanampounda m'a conduit assez loin; arrivé à un endroit où l'herbe était foulée, il m'a dit : « Nous avons tué ici un homme de Moézia et nous l'avons mangé. » Les gens de Dagâmbé, qui venaient alors de Mamaloulou, ont vu la chair de cet homme coupée par morceaux pour être cuite avec des bananes. Les naturels n'aiment pas que les étrangers voient leurs festins. Ils semblent manger leurs ennemis pour se donner du courage, ou simplement par vengeance. Chose à noter : ce n'est pas le besoin qui a fait naître cette coutume; la viande ne manque pas; il y a dans tous leurs villages des chèvres, des moutons, des chiens, des volailles et des cochons en abondance. La forêt est pleine d'éléphants, de buffles, de zèbres, d'antilopes, et les cours d'eau fournissent maintes variétés de poisson. Leurs ingrédients sont nombreux et ils ont du vin de palme et du tabac.

Je ne vois donc chez les Manyémas d'autre motif à l'anthropophagie qu'un appétit dépravé qui leur fait rechercher passionnément la viande d'un haut fumet. On dit qu'ils enterrent des corps dans les bois, et que, deux jours après, ils vont reprendre cette viande qui, grâce au climat, est putréfiée à point.

11 août. — Pendant la dernière razzia, des archers indigènes ont forcé les assaillants à jeter leurs mousquets et leur poudre. Ils auraient été sans pitié si des Manyémas ne s'étaient pas trouvés au pouvoir de l'ennemi; mais c'est le commencement de la fin qui exclura du pays tous les traitants.

Arrêt d'une demi-journée, car je suis malade.

Un homme m'a apporté un jeune milan pris au nid et qui n'est pas encore empenné; c'est le premier exemple, dont je sois certain, de la couvée de ce rapace sous cette latitude : le milan, dans la région intertropicale, est un oiseau de passage, qui probablement vient du midi.

18 août. — Premières pluies de la saison tombées

le 12 et le 14; pluie douce; mais près du Louamo, l'eau coulait dans les sentiers.

Pas de nouvelles d'Oujiji; Bogharib est toujours à Bammarré avec mes lettres. Je suis très-souffrant.

3 septembre. — Vents d'équinoxe. En marche pour Lohommo.

12 septembre. — Deux hommes malades. Pour moi, je suis mieux; la farine de sorgho m'a rendu des forces; elle est presque aussi bonne que celle de froment.

14 septembre. — Beau pays ondulé et tout paré de verdure. Les gens d'un village n'ont pas voulu nous recevoir; nous nous sommes établis dans la forêt, à un millier de pas de leur estacade. J'aime mieux ces abris faits dans les bois que les maisons des naturels : on y évite les souris et la vermine et l'on n'y contracte pas d'obligations.

20 septembre. — Arrivés chez Konnda, qui demeure au bord du Katemmba. Grandes plantations de manioc. De là, chez une femme revêtue de la dignité de chef.

Rencontré la caravane de Nassar-Masoudi, deux cents mousquets. Nassar m'a donné un beau mouton et m'a dit que Saïd Médjid était mort; c'est un ami que je perds. Médjid m'avait témoigné beaucoup de bienveillance et donné deux lettres qui m'autorisent à réclamer l'aide de ses sujets. Saïd Burgash lui succède; je suis inquiet de ce changement : la bonté de Burgash durera-t-elle, maintenant qu'il a le pouvoir?

23 septembre. — Nous approchons du grand massif de montagnes qui se trouve au couchant du Tanganika. Les gens de l'Ougouhha sont mal disposés à notre égard; ils connaissent trop les caravanes pour nous bien accueillir.

Dans la dernière partie du trajet, il me semblait que je mourais sur pied; chaque pas était une douleur. Le moral accablé réagit sur le physique. Tous les traitants reviennent satisfaits. Leurs expéditions ont été fructueuses; la mienne seule a échoué, — et si près du but!

8 octobre. — Le chemin est couvert de fragments de quartz anguleux; je ne sais pas comment les pieds nus des femmes y résistent; bien que chaussés, les miens souffrent cruellement. La poussière cause des ophthalmies pareilles à celle dont Speke fut affecté.

J'ai fait demander des pirogues au chef de l'Ougouhha.

Le Lognoummba prend naissance au mont Kabogo de l'ouest. Nous étions encore à douze jours de marche, quand nous avons entendu des roulements pareils à ceux du tonnerre. C'était le bruit du Kabogo, un bruit de vagues s'engouffrant dans des cavernes. Peut-être le Lognoummba est-il le déversoir du Tanganika; plus bas, il devient le Louassé, puis le Louamo, et se jette alors dans le Loualaba. Le pays s'incline dans cette direction; mais j'étais trop malade pour examiner la source de cette rivière.

16 octobre. — Après beaucoup de retards j'ai obtenu un bon canot, moyennant six brasses de cotonnade;

et nous sommes partis hier pour l'île de Kabizihoua.

22 octobre. — Atteint le 19 le Kabogo de l'est; fait halte le jour suivant; aujourd'hui à Rommbola.

23 octobre. — En route au lever du soleil et arrivés à Oujiji. Bon accueil de tous les Arabes, surtout de Moïnyéghéré.

Je ne suis plus qu'un squelette. Il y a ici un marché tous les jours; j'espérais qu'une bonne nourriture et le repos me rétabliraient, mais j'ai appris dans la soirée que je n'avais plus rien : Chérif a tout vendu. De deux mille sept cents à deux mille huit cents mètres de cotonnade, il ne m'en reste pas un seul; de sept mille livres de verroterie, pas une seule perle. Je m'étais dit : si, là-bas, je ne peux pas avoir de porteurs, j'attendrai qu'il m'en vienne de la côte; mais attendre à l'état de mendiant! Je n'y avais pas songé.

24 octobre. — Chérif n'a aucun sens moral; il est venu sans vergogne me tendre la main, et a paru offensé quand j'ai refusé de la prendre. Deux fois sa visite aujourd'hui! Il arrive en me saluant d'un *balghéri* (bonne chance) et part en me disant qu'il va prier. Je lui ai répondu que si j'étais un Arabe, il aurait les mains et les oreilles coupées, en qualité de voleur, et que je n'avais pas besoin de ses salutations. Dans ma détresse, il m'est poignant de voir les esclaves de cet homme rapporter du marché toutes les bonnes choses qu'ils achètent avec mon avoir.

29 octobre. — Il y a deux jours, Séid ben Médjid est venu me trouver. « C'est la première fois, me dit-il, que je suis seul avec vous; parlons d'affaires. Je n'ai pas d'articles d'échange; mais, je vous en prie, laissez-moi vendre de l'ivoire et vous en donner la valeur. » C'était encourageant; cependant j'ai répondu : « Non, pas encore. » Et au moment où j'étais le plus désespéré. Dans la matinée, je vois accourir Souzi, qui, tout haletant, me jette ces mots : « Un Anglais! je l'ai vu. » Et il repart comme une flèche.

Le drapeau des États-Unis, à la tête de la caravane, indiquait la nationalité de l'arrivant. Je vois des ballots de marchandises, des bouilloires, des marmites et des casseroles, des bassins, des tentes, etc. Je me dis : « C'est un voyageur luxueux. » Et personne de plus intrigué que moi.

C'était Henry Moreland Stanley, correspondant du *New-York Herald*, envoyé par James Gordon Bennett, au prix de plus de vingt mille dollars, pour avoir des nouvelles du docteur Livingstone.

Ce qu'il avait à dire à un homme, qui depuis deux années révolues était sans nouvelles d'Europe, a fait tressaillir toutes mes fibres. Le terrible sort de la France, les câbles télégraphiques posés au fond de l'Océan, l'élection du général Grant, le décès du bon lord Clarendon, les mille livres sterling votées pour mon voyage, preuve que je n'étais pas oublié, et beaucoup d'autres faits intéressants, ont réveillé en moi des émotions qui dormaient depuis mon entrée dans le Manyéma. J'ai retrouvé l'appétit; à la place de mes

deux repas aussi minces qu'insipides, je mange quatre fois par jour, et les forces me reviennent.

Je ne suis pas démonstratif; je suis même aussi froid que, nous autres insulaires, nous avons la réputation de l'être; mais cette pensée de M. Bennett, cet ordre généreux, si noblement effectué par M. Stanley, — c'était bouleversant. Je me sens d'une extrême gratitude, et en même temps un peu honteux de n'être pas plus digne d'une pareille générosité. M. Stanley a rempli sa tâche avec une énergie inébranlable.

16 novembre. — Sir Roderick Murchison prenant un vif intérêt à l'exploration du Tanganika, nous partons pour le nord du lac, aux frais de M. Stanley et avec ses hommes.

21 novembre. — Rives très-populeuses. Arrivés ce matin à Magala, dont les habitants sont fort polis. Le Tanganika se rétrécit jusqu'à n'avoir plus qu'environ quinze kilomètres de large. Beaucoup d'arbres, tués par l'eau, révèlent une usurpation du lac sur la rive orientale. Nuit et jour, et à perte de vue, des quantités d'hommes se livrent à la pêche.

26 novembre. — Le fond du Tanganika mesure environ quatre milles géographiques de l'est à l'ouest. M. Stanley a une fièvre très-grave.

28 novembre. — Lohinga, homme fort intelligent, nous a nommé dix-huit rivières : quatre se jettent directement dans le lac; les autres dans le Lousizé (Roussizi). Pas une ne sort du Tanganika. Celui-ci, néanmoins, se décharge quelque part; je n'ai à ce sujet aucun doute, bien que nous ne puissions pas trouver l'issue.

Vu deux bandes d'ibis religiosa; en tout, cinquante individus, pâturant comme des oies.

9 décembre. — Quitté la rive occidentale à quatre heures et demie du soir; gagné en trois heures une île située au nord du point de départ; et touché la rive orientale après huit heures de nage, ce qui donne au lac une largeur de quarante-cinq à quarante-huit kilomètres.

14 décembre. — Rentrés à Oujiji. Beaucoup de gens partent pour l'Ounyanembé, où ils vont faire la guerre à Miranmbo¹. Leurs femmes se promènent en agitant des rameaux pour qu'ils aient la victoire.

20 décembre. — Je me prépare à marcher vers l'est, où m'attendent les valeurs que j'ai demandées. Passé trois jours à écrire des lettres. Emballé aujourd'hui, dans une boîte d'étain, des fers de lance et des dagues que M. Stanley doit porter en Angleterre; plus, des anneaux de jambe du Nzighé et du Manyéma.

27 décembre. — Quitté Oujiji à neuf heures du matin et couché à l'embouchure du Malagarazi.

1^{er} janvier 1872. — Que le Tout-Puissant m'accorde de finir mon œuvre cette année; qu'il me l'accorde pour l'amour du Christ!

3 janvier. — M. Stanley a tué un zèbre : bête grasse et viande très-bonne.

1. Voy. *Tour du Monde*, t. XXV, p. 35 et suiv.

6 janvier. — Quitté le lac il y a deux jours. Hier, M. Stanley a eu la fièvre; il est mieux aujourd'hui, et nous partons.

12 janvier. — Mis en marche de bonne heure; la pluie tombe à verse. Pays ondulé; buffles nombreux. Nos gens ramassent des champignons et des racines qui ressemblent à des navets.

27 janvier. — Pendant la marche, — il y a de cela deux jours, — un âne que M. Stanley a acheté pour moi, fut attaqué par des abeilles. Au lieu de prendre le galop, le stupide animal se coucha et se roula tant et plus. J'en fis autant, puis me relevai et me jetai dans les buissons, comme une autruche poursuivie. Je me mis ensuite à courir en agitant une branche autour de ma tête; mais avant que j'en fusse délivré, les bestioles furieuses m'avaient fait de cruelles piqûres. Jusque-là, je n'avais jamais vu d'abeilles se jeter sur les hommes. L'âne, qui avait été martyrisé, est mort ce matin. »

A partir du 16 janvier, la route suivie par la caravane fut celle qu'avait prise Stanley pour venir. C'est probablement pour ce motif que Livingstone n'a consigné dans son journal, sur cette partie du chemin, que des notes très-brèves, se bornant à relever la situation des lieux et à prendre les observations météorologiques. Il en est de même pour la découverte du Roussizi. Le docteur a voulu sans doute laisser au correspondant du *New-York Herald* le soin de décrire l'exploration dont celui-ci faisait les frais et avait eu l'initiative. D'Oujiji à Kouihara, Stanley guida la caravane; la dépense fut également à sa charge¹.

Le 30 janvier, la bande était à Méréra; le lendemain, à Mouaro. Le 1^{er} février, elle rencontrait une caravane qui se rendait au lac par la route que Stanley avait ouverte, et que depuis lors beaucoup de gens avaient prise. Le 7, les voyageurs campaient au bord du Ngombé, où Stanley, qui avait la fièvre, avait été porté en litière. Le 9, on atteignit Manyara; et le 18, le docteur voyait s'ouvrir devant lui la vallée de Kouihara, émaillée de villages parmi lesquels se trouvait le tombé de son compagnon².

« 18 février 1872. — Kouihara, Ounyanyembé. — M. Stanley emploie les arguments les plus pressants pour me décider à revenir avec lui en Angleterre, où je réparerai mes forces; je reviendrais ensuite finir ma tâche. Mais je me dis à moi-même: Tous vos amis souhaitent d'abord que vous complétiez votre œuvre. Ma fille m'écrit: « Quel que soit mon désir de vous revoir, j'aime mieux que vous réalisiez vos plans de manière à vous satisfaire, que de revenir pour m'être agréable. » Bien pensé et noblement dit, ma mignonne! La vanité murmure très-fort à mon oreille: « C'est

un éclat du vieux bloc. » Ma bénédiction sur elle et sur les autres!

Il est certain que quatre grandes sources jaillissent de la ligne de faite, à huit jours de marche de Katannga. Ces sources deviennent bientôt de grandes rivières; deux de ces rivières se dirigent au nord, vers l'Égypte; les deux autres vont au sud, dans l'Éthiopie intérieure: ce sont le Loufira ou Bartle Frère, qui se jette dans le Kamolonndo; et le Loualaba de Webb, qui est la ligne principale du drainage. Un autre Loualaba, celui d'Young, traverse le Tchibonngo (lac de Lincoln), et, ainsi que le Lomamé, va rejoindre la rivière de Webb. La fontaine Liambaï, celle de Palmerston, est la source du haut Zambèse; et le Lounga, fontaine d'Oswell, est la tête du Kafoué; toutes les deux s'écoulent dans l'Éthiopie centrale. Il est possible que ce ne soient pas les quatre fontaines dont le trésorier de Minerve a parlé à Hérodote; mais elles n'en méritent pas moins qu'on les découvre, en tant qu'elles sont placées dans les cent derniers des sept cents milles anglais (onze cents à onze cent cinquante kilomètres) de la ligne de faite, d'où proviennent la plupart des sources du Nil.

Mes pertes sont plus que compensées par M. Stanley, qui me donne quatorze sacs et demi de grains de verre, douze balles de calicot, trente-huit rouleaux de fil de laiton, un bateau, une baignoire, une tente, des ustensiles de cuisine, douze feuilles de cuivre, des vêtements, des couvertures, des médicaments, des outils, des livres, du papier, des munitions, etc.

20 février. — Je reçois d'Agnès, à ma grande joie, quatre chemises de flanelle; et de mon ami Waller, deux paires de bottes qui m'enchantent.

21 février. — Pluie torrentielle; je suis content d'être à l'abri.

23 février. — Fait prendre chez le gouverneur une caisse à moi, qu'il avait depuis quatre ans. Tout est mangé par les termites; deux beaux fusils et deux pistolets n'ont plus de crosse. Les bouteilles d'eau-de-vie sont cassées, comme par accident.

10 mars. — Écrit des lettres. Donné à M. Stanley un chèque de cinq mille roupies sur Bombay.

14 mars. — Départ de M. Stanley. Je confie à ses soins mon journal, scellé de cinq cachets, qui ont reçu l'empreinte d'une monnaie d'or américaine, et celle d'une tablette de couleur, aux armes d'Angleterre.

Plus rien à faire que de donner à Stanley le temps de gagner Zanzibar, et que d'abrèger par tous les moyens possibles l'attente de ma caravane.

19 mars. — Jour de ma naissance. Mon Jésus, mon roi, ma vie, mon tout, je me donne à toi tout entier; accepte-moi. Et toi, Père clément, accorde-moi de finir ma tâche avant qu'une autre année s'achève: je te le demande au nom de Jésus.

21 mars. — Tous les bouviers de cette partie de la province sont des Batousi. Ils vous abordent d'une façon courtoise. Leurs femmes ont de jolies figures; la tête petite et d'une bonne forme, la peau simplement

1. Tous les détails de ces deux parties du voyage ont été résumés dans le *Tour du Monde*, t. XXV, de la page 65 à la page 87, et donnés complètement dans la relation de Stanley: *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, où ils occupent plusieurs chapitres.

2. Voy. *Tour du Monde*, t. XXV, p. 91, la gravure de ce tombé.



L'embuscade (voy. p. 65). — Dessin d'Emile Bayard, d'après le texte.

brune, la taille bien faite, les mains délicates, le pied petit, le cou de-pied haut et souple. Au près d'eux, les Baganda ne sont que des esclaves; ces derniers ont la peau noire, parfois avec une teinte cuivrée, le nez aplati, de larges narines et de grosses lèvres, mais la jambe et le pied bien faits.

2 avril. — Les veuves (*vidua purpurea*) font actuellement leur nid. Un mâle de cette espèce choisit de petits brins d'herbe à la crête de mon toit; il en dépose la tigelle par l'extrémité, et la pousse dans le berceau jusqu'à ce qu'elle soit entrée complètement, à l'exception de l'épi. La femelle est dans l'intérieur, et ne cesse d'arranger les brins qu'on lui apporte; elle y travaille si ardemment qu'elle en fait trembler tout l'édifice. Sur la couche d'herbe il y aura un lit de plume.

15 avril. — D'après ce qu'il avait recueilli sur les anciennes explorations, Ptolémée fait déboucher les six premières branches du Nil dans deux lacs situés à l'est et à l'ouest l'un de l'autre. L'Albert et le Victoria pourraient être ces deux lacs; malheureusement Ptolémée a placé le petit lac Coloe presque à l'endroit où est le Victoria, et on ne peut pas dire où sont les deux grands bassins dont il fait mention; Victoria, Bângouéolo, Moéro, Kamolonngo, Lincoln et Albert: desquels parle-t-il? De son temps la science géographique était en décadence. Ses deux lacs n'étaient-ils pas le reliquat d'un plus grand nombre, connu antérieurement? Que dit à cet égard la carte du règne de Séthos II, la plus ancienne que l'on possède?

16 avril. — Vu Sultan-ben-Ali, qui demeure près de Tabora. Sultan-ben-Ali est un Arabe bédouin de soixante et quelques années; il a un mètre quatre-vingts centimètres de haut, le corps robuste, la barbe longue et presque blanche. C'est un habile tireur: avec son grand fusil arabe, fusil à mèche, il tue souvent des lièvres, qu'il frappe toujours à la tête. Très-hospitalier, il m'a envoyé deux repas copieux pour moi et pour mes gens.

27 avril. — Les pluies ont presque cessé; un vent d'est leur succède, vent très-froid, qui arrête la transpiration et donne la fièvre.

1^{er} mai. — Acheté une vache, moyennant onze dotis de mérikani, plus quatre brasses de cotonnade bleue pour le veau. J'ai maintenant du lait, ce qui me rend indépendant.

Le chef des Baganda qui m'a vendu la bête m'a dit: « Je vais prier. » Les Arabes l'ont converti; c'est le premier prosélyte que je leur ai vu faire.

2 mai. — Nouvelle acquisition de trois vaches, avec leurs veaux; elles donnent assez de lait pour que nous en ayons tous. Mes quatre bêtes sont de petite race, à cornes brèves. Il y en a deux noires tachetées de blanc, une noire à face blanche, et une entièrement blanche; l'une d'elles a une bosse.

3 mai. — Toute la portion mâle de la colonie arabe de l'Ounyanyembé se compose de quatre-vingt-sept individus. Beaucoup de ces prétendus Arabes ont vu

le jour en Afrique; on les reconnaît à la rareté de la barbe et au peu de saillie du nez. Les gens de Mascate ne sont pas seulement plus beaux que les métis, mais plus honorables, plus courageux, et valent mieux sous tous les rapports. Chacun de ces individus ayant une vingtaine de dépendants, cela donne à la colonie un chiffre de quinze à seize cents personnes.

7 mai. — Les femmes, en broyant leur grain, chantent ces paroles:

« Oh! la marche du Bouanamokolou à Katanga!
« Oh! la marche à Katanga et le retour à Oujiji!
« Oh! oh! oh! »

Bouanamokolou signifie le grand ou le vieux monsieur.

11 mai. — Un serpent d'un vert olive foncé a été trouvé mort ce matin à ma porte, probablement tué par un chat. Minette approche avec une extrême précaution; puis d'un coup de patte aussi rapide que l'éclair, elle plonge sa griffe dans la tête du reptile, maintient cette tête baissée, en y enfonçant l'autre griffe; et, sans se soucier des anneaux qui se tordent sous ses yeux, elle mord le cou à belles dents, lâche ensuite sa victime, et regarde avec intérêt cette tête défigurée, comme si elle savait que le pouvoir de nuire s'y trouvait contenu.

C'est pendant qu'il chasse les souris que le serpent est tué par Minette.

17 mai. — Fait des fromages pour le temps où nous serons en route. Ils sont bons, mais un peu aigres. Sous ce climat, le lait tourne très-vite: sans qu'on y mette d'acide, il coagule en une demi-journée.

Une famille de veuves, composée de dix membres, vient sur les grenadiers de ma cour. Les huit jeunes, complètement empennés, sont encore nourris, et à la manière des pigeons; mais la pâture leur est dégoragée sans effort. Ils la réclament par un gazouillement très-vif.

26 mai. — Un second ménage de veuves a dix jeunes qui sont encore à sa charge, et construit un nouveau nid. Toute la famille est nourrie par le père. L'un des petits joue avec une plume comme un enfant avec sa poupée, et engage les autres à faire de même. A côté, c'est le mâle qui, une plume au bec, se ren gorge et parade, et la femelle est ravie.

Près du village de Kasangânnga, j'ai vu des petits garçons tirer des sauterelles avec des flèches minuscules. Dans cette région, la vie est une affaire sérieuse, et les jeux des petits sont l'imitation du travail des grands; ils construisent des maisonnettes, font des jardinets, attrapent des souris, ont des linottes en cage et leur apprennent à chanter. Ils se fabriquent des arcs et des flèches, des boucliers, des lances, et copient les armes à feu: un bout de roseau auquel est adaptée une petite détente, qui fait partir un nuage de cendre en guise de fumée. Quelquefois le mousquet est à deux coups, il se fait alors en argile, et la fumée est représentée par du duvet de

coton; enfin avec des canonniers, chargées de gravier, ils bombardent les petits oiseaux.

27 mai. — Le vidua, le bon père, est mort cette nuit. Les petits sont venus lui demander la becquée, et ont essayé de le réveiller et de se faire nourrir; ils ne connaissent pas la mort.

2 juin. — On fait ici deux récoltes par an. Les citronniers et les grenadiers sont en fleurs, bien qu'ils viennent de donner leurs fruits. Semé il y a un mois, le froment a aujourd'hui un pied de haut; dans trois mois il sera coupé. On cueille le riz et le doura, et les hoes préparent le terrain pour les semailles. Les

haricots, la voandzéia, la fève souterraine de Madagascar et l'arachide sont à maturité.

Température actuelle : maximum, un peu plus de 23 degrés centigrades; minimum, 16°,5; la sensation éprouvée est celle du froid. Cette fraîcheur stimule les oiseaux, et ils refont des nids. Les abeilles essaient et passent dans l'air. Le ciel est pur, avec, çà et là, de petits nuages floconneux.

13 juin. — Sangara, l'un des hommes de M. Stanley, arrive de la côte. Stanley et M. Webb, le consul américain, ont bien agi en me composant aussitôt une bande de cinquante hommes, qu'ils ont fait partir sans



Veuve à poitrine rouge (*Vidua purpurea*). — Dessin de A. Mesnel, d'après nature.

retard; la caravane est dans l'Ougogo. Je remercie Dieu avec ferveur de la bonté qu'il me témoigne par l'entremise de ces messieurs. Je suis profondément touché de la conduite de Stanley et de M. Webb.

18 juin. — Envoyé un peu de quinine à Sultanben-Ali, qui a la fièvre, et joint à cela un verre de moiko — c'est honteux. La carte de Ptolémée désigne les gens par leur nourriture; si je voulais suivre le même système, je prendrais la boisson.

19 juin. — Le 22, il y aura cent jours que Stanley est parti; il doit être à Londres maintenant.

Les petits des veuves, bien qu'entièrement empenés, viennent toujours se faire nourrir. Ils s'acrou-

pissent, la poitrine à terre, lèvent le bec, gazouillent du ton le plus engageant, usent de toutes leurs câlineries. La mère leur donne quelque chose, puis elle les renvoie, bien qu'avec douceur. Ils ramassent alors des brins d'herbe, ou de petites plumes, et vont sautiller autour des camarades, comme pour leur dire : « Venez donc jouer à faire des maisons. » Le soir, ils se réunissent sur la même ramille, se mettent à côté les uns des autres pour avoir chaud, et tellement serrés qu'on dirait une pelote de laine. Dans le jour, ils vont par couples et se font mutuellement de petites flatteries. Comme les enfants, ils essayent de porter des fardeaux au-dessus de leurs forces, et veulent se

charger de paquets de plumes qu'ils ne peuvent pas même soulever.

La bergeronnette a renvoyé toute sa famille et prépare un nouveau berceau. Elle chante très-gentiment, à la manière des canaris, et poursuit les moucherons avec une extrême avidité; mais elle mange aussi des miettes de pain trempées dans du lait.

Les souimangas visitent les fleurs de grenadier, et avalent les insectes qu'ils y trouvent, aussi bien que le nectar.

Trois femmes, le pilon à la main, entourent un grand mortier de bois, où elles ont mis de quatre à cinq litres de riz brut; et les trois pilons se meuvent

en mesure et alternativement. Chacune d'elles se rejette en arrière pour relever la lourde masse, et la replonge de toutes ses forces dans le mortier, allégeant ce rude labeur par quelque refrain sauvage; mais on entend, à l'effort de sa voix, qu'elle est hors d'haleine. Lorsque l'écorce est à peu près détachée, le grain est vanné dans de larges corbeilles, puis il est remis dans le mortier et pilé de nouveau. Un demi-tour, brusquement imprimé au vase, écarte les grains non décortiqués; ces derniers s'enlèvent, et il ne reste que la portion parfaitement nette. Rude besogne qu'elles font pour leurs époux, et qu'elles font bien.

Le maïs exige beaucoup plus de travail; il est d'a-



A Masoumbo : Moustiquaire de Livingstone (voy. p. 78). — Dessin de A. de Bar, d'après le texte et une gravure de l'édition anglaise.

bord mondé et vanné; on le met ensuite tremper dans l'eau pendant trois jours; puis il est repilé, revanné, broyé sur la pierre, et vanné une troisième fois pour séparer de la farine une partie granuleuse dont on fait des potages.

Lorsque Ntaoéka aime mieux nous suivre que de faire partie d'une bande d'esclaves, je lui proposai l'un de mes trois célibataires : Chouma, Gardner ou Mabrouki. L'idée la fit sourire; mais Chouma était trop paresseux pour qu'on le mît en ménage, et les deux autres d'un physique trop ingrat pour avoir une jeune et belle épouse, d'humeur un peu folâtre. Chouma

promit de se réformer : s'il était paresseux, disait-il, c'était parce qu'il était garçon. En outre, certaines circonstances faisaient désirer aux autres femmes que Ntaoéka fût mariée. J'en reparlai donc à celle-ci. Chouma fut accepté, et depuis lors elle travaille sans relâche; c'est la première levée, par le froid du matin, elle fait le feu, va chercher du bois, puiser de l'eau, fait chauffer l'eau, pile, vanne, broie ou cuisine.

3 juillet. — Reçu un billet d'Oswell, m'annonçant la mort de sir Roderick. — C'est la première fois que je suis disposé à me plaindre; mais le cri s'échappe d'un cœur brisé.



Dans l'eau (voy. p. 78). — Dessin de Riou, d'après le texte et une gravure de l'édition anglaise.

5 juillet. — Ennuyé! ennuyé! Fatigué d'attendre; cependant les hommes que m'envoie Stanley ne peuvent être ici qu'à la fin du mois.

30 juillet. — Rien encore; et le temps qui passe est le meilleur pour le voyage.

31 juillet. — On a appris ce matin que la caravane de Kisessa était dans l'Ougogo. La mienne a choisi une autre route; cela m'a fait plaisir d'en entendre parler.

6 août. — Les bergeronnettes commencent à renvoyer leurs petits. Je ne peux penser qu'à une chose: quand mes gens arriveront-ils? »

Enfin, le 14 août arrivèrent les cinquante-sept hommes de la caravane attendue; parmi eux se trouvait Jacob Wainwright, qui, sachant lire et écrire, joua un rôle important à la mort de Livingstone. Les anciens serviteurs, auxquels venaient se joindre les arrivants, étaient au nombre de cinq: Souzi, Chouma et Amoda, qui accompagnaient leur maître depuis 1864, Mabrouki et Gardner, engagés en 1866. Il faut y ajouter la bonne Halimah et Ntaoéka, femmes d'Amoda et de Chouma.

Les derniers préparatifs se firent immédiatement; et, le 25 août, l'illustre voyageur reprenait la route de l'ouest. Très-brèves, ainsi que Livingstone avait coutume de les faire au début afin de mettre ses gens peu à peu en haleine, les premières étapes conduisirent la caravane en pleine forêt. Le 5 septembre, elle arrivait chez Manyéra et avait déjà des traînardes. Le 8, elle campait au bord du Ngombé; le 17, elle faisait halte chez Méréra, où Livingstone fut retenu par une attaque de dysenterie: « l'ancien ennemi, » dit-il; un ennemi invétéré, que la moindre cause faisait reparaitre. A partir de ce jour, les périodes de santé devinrent très-rares pour le docteur; et le bien ne fut même plus que relatif. La caravane elle-même ne tarda pas à compter de nombreux malades.

Le 3 octobre, elle prit au sud et se retrouva dans le pays montueux. La chaleur était accablante: « Tout le monde en est fatigué, écrit Livingstone, et je me réjouis de ce que l'on marche lentement. » Le 8 octobre, il aperçut le Tanganika; le 12, il en suivit le bord dans la direction du sud-ouest. « Notre course, dit-il le lendemain, se fait au sommet d'une chaîne parallèle au rivage; ces montagnes s'élèvent à trois cents mètres au-dessus de l'eau; elles sont boisées, mais d'arbres plutôt rabougris.

Sur toute la rive, le coton est largement cultivé; c'est la même espèce que celle de Fernambouc.

17 octobre. — Ici le gibier pullule; mais nos hommes ne savent tirer que pour faire du bruit.

22 octobre. — Les bords du Tanganika sont formés d'une suite de baies arrondies, correspondant aux vallées qui traversent les montagnes et descendent au rivage. Des pièces de bois armées d'un fer de lance sont suspendues au-dessus du sentier, à l'intention des buffles. Toujours de nombreuses cotonneraies.

27 octobre. — Arrêtés à Kitanda pour acheter des

vivres, qui sont très-chers, par suite de razzias désastreuses.

29 octobre. — Entre la montagne et le lac, il n'y a plus maintenant qu'un sentier trop étroit pour que les bagages puissent y passer. Nous sommes ici à la frontière du Fipa. La montagne, dans ses parties les plus hautes, nous domine de cent cinquante à plus de deux cents mètres; elle s'élève à quatre ou cinq cents mètres au-dessus du lac, dont la largeur, par 7° 52' de latitude, est de vingt à vingt-cinq kilomètres.

Roulements du tonnerre toute la matinée; et quelques gouttes d'eau, saluées avec joie par les marcheurs.

31 octobre. — Escaladé l'Ouinéla; après cela, suivi un long défilé. La population doit avoir été prodigieuse; car toutes les pierres ont été enlevées des champs, et il n'est pas un pouce de sol arable qui n'ait été cultivé. On dit que toute cette population a été balayée par les Matoutas.

1^{er} novembre. — Le bruit se répand que dans l'Ouloungou, une invasion de Babemba a détruit toutes les denrées. Ici nous demandons des vivres; mais on a tout caché dans la montagne.

3 novembre. — Les gens de Liemba, craignant pour leur une ou deux vaches, leurs quelques moutons, leurs quelques chèvres, nous ont conseillé de nous rendre au village voisin: « juste derrière cette colline, et des vivres en abondance. » Quatre heures d'efforts sur les pentes les plus rocailleuses nous ont punis de notre crédulité.

6 novembre. — Gravi une montagne abrupte. Trop de fatigue pour le meilleur de nos ânes. Après une grimpe de quelques heures, nous avons eu sous les yeux les baies nombreuses du lac. Plus loin, nous nous sommes trouvés sur la corniche d'une falaise, d'où nos regards tombaient directement sur la nappe d'un vert sombre, que nous dominions d'une hauteur à pic de près de deux cents mètres. Vu là trois zèbres, un python et de jolies fleurs.

Envoyé à la recherche d'un sentier qui nous sorte des montagnes, car elles nous tuent.

Des bandes de martinets rasent la surface de l'eau; nous les avons déjà vues à notre premier passage; depuis lors, peu de migrations d'hirondelles. Bien que nous soyons dans la saison la plus chaude, et que toutes les plantes aient disparu, ou soient desséchées, les fleurs continuent à percer la croûte brûlante du sol; généralement elles n'ont pas de feuilles. Un gingembre pourpré, avec deux taches jaunes à l'intérieur, et d'un effet charmant, alterne avec un autre d'un jaune serin. Beaucoup d'arbres également sont fleuris.

10 novembre. — Fait tuer un de mes veaux pour nous emplir un peu la bouche. Sortis des montagnes du lac, nous suivons de hautes chaînes de grès et de dolomite.

19 novembre. — L'un de mes deux ânes est mort ce matin, évidemment des piqûres de la tsétsé. La

pluie a contribué à ce triste résultat. C'est pour moi une grande perte.

Il pleut maintenant tous les jours.

24 novembre. — Traversé un pays plat, autrefois boisé et dont tous les arbres sont coupés à quatre ou cinq pieds de terre, probablement en vue de la culture. Sol rougeâtre et d'une extrême fertilité. Des rangées de collines, formées par dénudation, se voient dans le lointain; elles se dirigent toutes vers le lac.

26 novembre. — En marche au point du jour; l'herbe était couverte de rosée et un épais brouillard voilait toute chose. Passé dans deux villages, d'où sortaient les habitants pour aller cultiver leurs terres; ils les amendent en y brûlant du bois.

29 novembre. — Traversé les deux bras du Louzi: le premier, sur un pont naturel formé par un figuier dont la tige a pris une direction horizontale. Dans le second bras, nous avons eu de l'eau jusqu'à la ceinture. Le Louzi est un affluent du Lofou; celui-ci prend sa source dans l'Issunga, au mont Kouitetté. Le Chambèze naît à la même place, du côté de l'est, et porte à sa naissance le nom de Louzoua.

4 décembre. — Par suite des razzias de M'toka et de celles de Tipo-Tipo il n'y a pas moyen de se procurer d'aliments. Nos hommes, partis d'hier en quête de provisions, n'ont rien trouvé. Les indigènes vivent de racines, de fruits sauvages et de larves d'insectes; celle du sphex maçon, retirée de sa demeure d'argile, est très-grosse et de fort bon goût.

7 décembre. — Nous marchons comme des gens affamés qui se rendent où il y a des vivres. Un léopard est entré cette nuit dans le camp et a mordu une femme; celle-ci naturellement a crié, l'âne s'est mis à braire et le léopard a pris la fuite.

8 décembre. — Pluies torrentielles et tous les jours. Visite à Kafimbé; c'est un jeune homme intelligent et d'un physique agréable, mais chez lequel les provisions manquent.

9 décembre. — Un homme du parti arabe, qui est en ce moment chez Kâmba-Kâmba, nous amène une chèvre. Il raconte qu'ils ont tué Casembé, auquel leur approche a été dissimulée par ses propres sujets. Sa tête et ses parures sont maintenant au bout d'une perche; sa belle femme s'est enfuie du côté de Mafoué; et les gens des Arabes font bombance dans le pays.

12 décembre. — Marènza nous fait présent d'un panier de farine de sorgho et d'un poulet.

La note suivante est d'une main affaiblie; l'écriture, ordinairement très-bonne, est inégale, et révèle l'effort qu'elle a coûté.

« 13 décembre. — Marche au sud-ouest. Malade. Cinq heures de route; passé trois cours d'eau: le Mokoboué, le Mékannda et le Ménommba, où nous sommes campés, dans un village désert.

15 décembre. — Pays plat, couvert d'arbres ébranchés pour faire de l'étoffe et des cendres. Beaucoup de villages abandonnés. Très-peu d'oiseaux.

16 décembre. — Ainsi que nous le voyons aujourd'hui dans le Lopannza et le Loléla, les rivières sont décolorées par ces pluies sporadiques. L'herbe croît rapidement; presque tous les arbres sont en plein feuillage; leur verdure est de nuances diverses; la teinte foncée prédomine, surtout le long des cours d'eau. A l'horizon, les collines sont d'un bleu sombre; ici, dans le Lobemba, elles ont des pentes douces et une hauteur maximum de quatre-vingt-dix à cent mètres. Le grès fait saillie à leur cime. En quelques endroits, apparaît le schiste argileux, qui a l'air d'avoir été cuit ou fondu par une chaleur intense.

L'humeur belliqueuse est une des nécessités de la vie; quand un peuple ne sait pas se défendre, c'est l'abjection et la perte. Mes hommes, chez les gens pacifiques, entrent dans les cases, insultent les propriétaires et prennent ce qu'ils trouvent; je suis obligé de les battre pour les empêcher de voler; tandis que dans les villages où la population est guerrière, mes gens ont la douceur et l'honnêteté des colombes.

25 décembre (jour de Noël). — Je remercie Dieu de nous avoir donné son fils.

Le temps est froid; il pleut nuit et jour; on ne sèche pas.

26 décembre. — Marché, comme dans les étapes précédentes, parmi des collines boisées formées de schistes rouges, jaunes et verts. Chemins détremés et glissants. Le Lofouba — quinze mètres de large et très-profond — un affluent du Loualaba, est traversé au moyen d'une passerelle. De là nous arrivons à trois villages où la fonte du fer occupe de nombreux fourneaux. Bien qu'il soit de bonne heure, la pluie nous y arrête.

Pays fortement ondulé; parfois les collines ont cent vingt mètres de hauteur. Nous montons évidemment à mesure que nous approchons du Chambèze.

3 janvier. — Une heure et demie à travers bois, sans route aucune; beaucoup de fougères et pas de gibier.

6 janvier 1873. — Temps froid et couvert; toujours de la pluie; les rivières débordent, les éponges ruissellent. Toutes les récoltes: millet, maïs, sorgho, manioc, arachides, tabac, haricots, poussent rapidement. Autour de chaque carré est une bordure saillante que l'on fume en brûlant la haie qui la surmonte, bordure sur laquelle on a planté du ricin, des gourdes, des giraumons, afin qu'ils puissent dominer l'herbe.

8 janvier. — Averses continues et abondantes qui nous retiennent dans le village de Moengé. Nous approchons du lac Bângouéolo.

Remis en marche dans l'après-midi par une pluie fine. Traversé un ruisseau: deux mètres seulement d'une rive à l'autre, mais très-profond; et, sur chaque berge, de larges éponges ruisselantes. Une heure après, nouvelle éponge; puis une rivière paresseuse de vingt-cinq à trente mètres de largeur, traversant

d'autres éponges, où l'on est mouillé jusqu'au-dessus des hanches et où il y a beaucoup de sangsues.

9 janvier. — Après une heure de marche, nous avons passé le Nkalamouna : trente mètres de rivière et deux cents mètres d'inondation, plus deux cents mètres d'une éponge saturée d'eau courante. Nouvelle marche d'une heure qui nous a fait gagner le Lopo-

pozi. Une passerelle de douze à quinze mètres de long indiquait le chenal ; au bout de cette passerelle, cent mètres d'inondation, — de l'eau jusqu'à la cuisse, — puis trois cents mètres d'éponge : après cela, deux ruisseaux et leurs marais.

Nous étions alors près du Mosàmmba ; et Tchoungou, qui sait à quel point les caravanes sont nuisibles,



Matipa et sa femme. — Dessin de Riou, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

nous a fait dire de camper dans les bois ; ce que nous avons fait.

La pluie ou les nuages rendent toute observation impossible ; il en est ainsi depuis un mois.

16 janvier. — Au moment où je me préparais à lui faire ma visite, Tchoungou m'a fait dire qu'il était absent. Vers une heure, un messenger est venu m'apprendre le retour du chef ; arrivés à l'enceinte, nous

avons entendu de grands cris et nous avons trouvé la porte close. Parlémenté, mais inutilement. Tchoungou prétend que nous voulons mettre sa tête au bout d'une perche, comme celle de Casemmbé ; la terreur qu'inspirent les fusils est extrême. Nous restons pour acheter des vivres : il y a disette en face de nous.

13 janvier. — Détenus par le froid et la pluie, dans un village situé sur le Kalammbosi, près du Cham-



H. DIBRAND

Les derniers milles (voy. p. 78). — Dessin de Riou, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

bèze. Jamais je n'ai eu pareil temps, excepté en allant à Loanda, en 1853.

14 janvier. — Deux heures de marche à pied sec jusqu'au Mozinnga : vingt-huit mètres de large, de l'eau jusqu'à la taille ; cent cinquante mètres d'éponge sur la rive droite, cinquante sur la rive gauche. Suivi cette rivière jusqu'à son embouchure dans le Kasié. Beaucoup de champs de manioc, de maïs, de millet, de sorgho, d'arachide et de voandzéia dans la forêt ; tous amendés avec des cendres et entourés de grandes haies habilement faites. La flore de ces bois est très-riche : des soucis ; une fleur blanche qui ressemble à la jonquille, mais sans parfum ; beaucoup d'orchidées, des asclépias de différentes couleurs ; des clématites, des glaïeuls, la méthonique gloriosa, le polygala bleu et le rouge ; une herbe avec des capsules étoilées et des barbes d'un rouge brunâtre. En outre, un grand nombre de belles plantes bulbeuses à corolles bleues, et des fleurs nouvelles d'une forme délicate, mais presque sans odeur. Puis des composées, d'un beau violet ou d'un rouge de sang ; des balsamines, des tradescantias d'un bel azur ou de couleur jaune ou rose ; des ombellifères superbes, jaunes et rouges ; de charmants aloès, également rouges et jaunes ; des papilionacées, et bien d'autres que je ne connais pas. Très-peu d'oiseaux et pas de gibier.

16 janvier. — Tchoungou savait que nous étions près du Chambèze et nous l'a caché : effet de la terreur des armes à feu. Arrêtés au bord du Lopopoussi qui ne peut être passé qu'en bateau. Nous avons eu ce matin une vingtaine de pirogues, mais pas une ne pouvait emmener l'âne ; il faut revenir au gué que nous avons franchi dans le seul but d'obtenir de Tchoungou des renseignements sur la contrée.

22 janvier. — Pas de guide ; les uns refusent de nous conduire, les autres veulent nous perdre. Toujours le même pays : contrée plate et submergée ; des ruisseaux, des rivières qui s'élargissent en approchant du lac, et des bords spongieux de trois cents mètres et plus. Le mauvais vouloir des indigènes est d'autant plus irritant que la pluie ou les nuages empêchent de s'orienter.

23 janvier. — En face de nous, dépopulation complète. Il faut renvoyer aux villages de Tchituñkoué pour avoir des vivres. Je ne sais pas où nous sommes ; les gens nous trompent et sans motifs, car nous agissons bien avec eux.

24 janvier. — De la pluie, de la pluie, de la pluie comme si elle ne devait jamais cesser. Nous atteignons une eau profonde, d'une largeur de deux cent soixante-quinze mètres, flanquée d'éponges et coulant au milieu de grands roseaux. Me porter à travers ces nappes d'eau herbues est réellement bien difficile. L'une de celles que nous avons franchies avait plus de six cents mètres de large ; l'eau montait jusqu'à la bouche de Souzi. Des hommes marchaient devant nous pour courber les herbes et pour assurer la passe au bord d'une piste d'éléphants ; quand mon porteur tombait

dans l'un des trous de cette piste, il fallait se mettre deux pour l'en tirer. Tous les dix ou douze pas nous rencontrions une eau vive qui fuyait dans son propre canal, tandis que, sur le tout, un large courant passait à travers les herbes. Mes gens me prennent tour à tour : Souzi d'abord, cinq autres ensuite. Au bout de cinquante pas, ils sont hors d'haleine. Il nous fallut une heure et demie pour faire cette traversée. L'eau était froide, ainsi que le vent. La seconde rivière franchie, on se hâta de faire des cabanes, et l'averse éclata.

Nous sommes inquiets au sujet des vivres. Le lac est voisin ; mais où aurons-nous des provisions ? Notre marche est d'une lenteur désespérante. De l'eau, de l'eau, toujours de l'eau ! Pour toute observation : je puis seulement reconnaître que le pays est absolument plat, que toutes les rivières s'épanchent en larges nappes bordées de marais. Tant de cours d'eau qu'il n'y a pas assez de désignations pour eux tous. »

Les derniers jours de janvier se passèrent également dans l'eau et sous la pluie, à travers un pays dépeuplé, sans provisions et sans guides. Le 29, des oiseaux chanteurs, le roucoulement des tourterelles, le cri du francolin, annoncèrent le voisinage de l'homme. On s'arrêta, et on envoya à la recherche des vivres. Le 30, après une marche de huit heures vers le sud, l'un des éclaireurs aperçut le lac, et vit de la fumée dans le lointain. Il rapporta ces nouvelles ; les autres se dirigèrent vers l'endroit où s'élevait la fumée et revinrent les mains vides.

Le 1^{er} février, Livingstone fit tuer son dernier veau et retourna au village de Tchituñkoué, où il arriva le 5. Pendant ces quatre jours, la bande vécut de racines et de champignons.

Tchituñkoué donna des guides ; la marche fut reprise, toujours dans les mêmes conditions. Pas un endroit sec : l'eau ruisselait dans les chemins et la maladie s'aggravait. Nous trouvons à la date du 14 février : « Si Dieu m'accorde de finir mon œuvre, je le bénirai, bien que ce soit au prix de fatigues sans nom ; cette dernière course m'a blanchi tous les cheveux. »

Le 18, des hommes furent expédiés à Matipa pour lui demander des canots ; les hommes revinrent sans avoir été jusqu'au lac. Le 22, Souzi et Chouma accompagnèrent le messenger et rapportèrent de bonnes nouvelles. Ce n'était pas, comme on l'avait cru, dans une île du lac que résidait Matipa, mais au milieu des marais qui sont au nord du Bàngouéolo, et sur une éminence appelée Masoumbo (toujours une île), située par 10° 11' de latitude. Livingstone y campa en dehors du village et pria Matipa de lui amener le reste de sa caravane. « Mes hommes doivent arriver aujourd'hui, écrit-il le 7 mars. Notre camp est propre ; seulement il y a des moustiques ; mais je suis complètement abrité par une moustiquaire, ce qui est un grand luxe inconnu aux Arabes.

11 mars. — « Attendez, me répète Matipa ; Kabinnga

va venir et il a des canots. » Le temps n'a pour lui aucune valeur, sa femme lui brasse de la bière où il noie ses ennuis; mais les miens s'accroissent et me torturent.

14 mars. — Personne n'arrive. Je suis allé voir Matipa, et j'ai fait son portrait à cause de son curieux chapeau.

19 mars. — Il n'est arrivé qu'une pirogue. Matipa nous a encore trompés. Je me suis tranquillement emparé de son village; j'ai tiré un coup de pistolet à travers la toiture de sa case et j'ai appelé mes hommes. Matipa s'est enfui; ses gens m'ont amené trois canots, et, à onze heures, j'embarquais tous les miens.

22 mars. — Rien que de l'eau à perte de vue. L'inondation a de quatre à six pieds de profondeur, parfois davantage. On ne sait pas où finit la plaine, où commence le lac.

24 mars. — Parti avec le reste de ma bande. Poussé les pirogues avec des crocs pendant six heures, jusqu'à un flot déboisé, où nous avons été reçus par une pluie battante: un canot retourné nous a servi de toiture. Tout est mouillé; on a froid; situation très-misérable; mais rien de terrestre ne me fera abandonner mon œuvre.

25 mars. — Navigation dans une mer remplie d'herbe. Le poisson abonde. Seules les fourmilières dominant; elles sont boisées. Après six heures de poussée à travers cette prairie aquatique, nous entendons la voix joyeuse des enfants. Le village est entouré de manioc planté sur des monticules faits de main d'homme.

26 mars. — Gagné un cours d'eau appelé Mabzihoua. Une de nos pirogues y a sombré; Amoda y a perdu une esclave. Repêché deux fusils et trois caisses de cartouches — celles-ci très-avariées. Perdu la selle de mon âne. Traversé le Loubansiouzi près de son confluent avec le Chambèze: deux cent soixante-quinze mètres de large et trois brasses de profondeur; une eau languissante. Puis le Chambèze: large de plus de trois cent cinquante mètres, profond également de trois brasses, mais avec un courant de deux nœuds à l'heure. Après cela une grande digue, formée de plantes aquatiques. Le volume d'eau est énorme. Cinq heures d'efforts, et nous nous arrêtons.

28 mars. — Kabinnga, le chef de la localité, me fait payer un mouton cent fils de perles: somme exorbitante. Il s'excuse en disant qu'il pleure son fils, tué par un éléphant. Cet homme-là est aussi avare que Matipa.

5 avril. — Navigué pendant six heures. Beaucoup de fourmilières boisées. Traversé le Lobinegela, large de deux cent soixante-quinze mètres. Sur une carte on pourrait indiquer l'étendue de l'inondation annuelle par une ligne sinueuse, placée à cinquante ou soixante à soixante-cinq kilomètres du Bannougéolo; cet espace serait coloré en vert tendre. Les larges estuaires pourraient être marqués d'une teinte bleue; mais il est impossible, quant à présent, de rien délimiter; l'eau est partout; elle semble arrêtée dans son cours par

l'étroitesse relative du Louapoula, dont les berges perpendiculaires sont taillées dans un grès rouge.

7 avril. — Un lion s'est égaré dans ce monde aquatique et rugit matin et soir, comme accablé de dégoût; nous comprenons son ennui. Vogué pendant cinq heures au milieu des papyrus, des arums, des grandes herbes. Passé la nuit sur une fourmilière. Au matin, deux indigènes nous ont dit que notre bande était au sud-est: c'était probable. Mais, dans cette direction, l'eau n'a parfois que quinze pouces de profondeur, ce qui nous a obligés à traîner la pirogue toute la journée. A la fin, nous nous sommes arrêtés dans un village situé sur une branche du Mouanakazi; population bienveillante.

10 avril. — Je suis pâle, exsangue; les hémorragies ont été copieuses depuis le 31 mars et m'ont enlevé mes forces. Qu'il me soit permis d'achever mon œuvre!

12 avril. — Traversé le Mouanakazi. Au bout de deux heures de marche, je me suis couché, n'en pouvant plus. On m'a fait du café — avec les derniers grains — et nous sommes repartis; mais une heure après il a fallu me coucher de nouveau. J'ai cédé aux instances de mes hommes, qui voulaient me porter; et nous avons gagné Tchinama, où nous sommes campés dans un jardin. — Cultures très-étendues.

13 avril. — Dès que le coq et la tourterelle ont sonné le réveil, l'aigle pêcheur se fait entendre: fausset aigu et retentissant, qui paraît s'adresser à quelqu'un de l'autre monde. Une fois entendue, cette voix, qui n'a rien de terrestre, ne s'oublie jamais: elle s'attache à vous pour la vie.

Le passage du Lolotikila nous a demandé quatre heures. Puis, deux heures au sud-ouest nous ont conduits à une autre rivière, près de laquelle nous sommes campés. On voit d'interminables prairies avec des rangées d'arbres, et qui cèdent la place à des *bougas*, autres prairies annuellement inondées, que l'on reconnaît à leurs herbes terrestres. Viennent ensuite des marais couverts d'une végétation aquatique et renfermant des plantes submergées. Une espèce de mousse croît sur la plupart de ces plantes et constitue une riche pâture pour des poissons dont le museau crochu en ralle les touffes et les conduit dans la gueule.

16 avril. — Retraversé hier le Lolotikila. Il a fallu me porter une partie du chemin. Passé aujourd'hui le Lommbotoua: large de près de cent mètres; cours rapide et profond à travers les roseaux.

17 avril. — Une averse effroyable, tombée à la nuit close, a mis les tentes en pièces. J'ai beaucoup souffert; après trois heures de marche il a fallu me reposer. Traversé trois éponges. Couché au bord du Kazya.

18 avril. — Passé la rivière, puis deux larges marais; et forcé de m'arrêter. Très-malade toute la nuit; mais j'ai pris de la quinine, et les accidents ont cessé.

19 avril. — Brise fortifiante du sud-est, qui m'a

fait rester à âne pendant une heure et demie. Je suis excessivement faible. Sans mon âne, je ne ferais pas cent mètres; — ce n'est pas tout plaisir que cette exploration. Les collines de Lavousi, qu'on aperçoit, sont un soulagement pour la vue; leur forme dénote une origine ignée. Le Kazia y prend naissance et va se jeter dans le lac. Pas d'observations: je suis trop faible; c'est à peine si je peux tenir mon crayon; ma canne est un fardeau.

20 avril 1873, dimanche. — Service. Traversé l'éponge de Moennda pour avoir des vivres, et pour nous rapprocher de Mouannzabamba, le chef de cette localité. Je suis toujours excessivement faible.

Gagné le village du bord de l'éponge, à sept heures du matin.

Passé le Lokoulou en canot: longueur d'environ trente mètres; rivière très-profonde, coulant du sud-sud-est au nord-nord-ouest, à travers des marais — deux nœuds à l'heure; se jette dans le lac.

21 mai. — Essayé de monter à âne; mais obligé de me coucher.

Livingstone s'était fait mettre sur son âne; il tomba presque aussitôt et s'évanouit. Souzi lui enleva sa ceinture et son pistolet. Chouma courut à l'avant-garde pour arrêter les hommes qui étaient en marche. Lorsqu'il revint, le docteur lui dit: « J'ai perdu trop



Aigle pêcheur et piège à hippopotame. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

de sang et n'ai plus de force; il faut me porter. » On le mit doucement sur les épaules de Chouma, et il fut ramené au village. Le lendemain il repartait.

« 22 avril. — Porté en kitanda, à travers une bouga. Sud-ouest, deux heures et quart. »

Deux pièces de bois parallèles, de sept pieds de long, et des barres transversales d'une longueur de trois pieds, formaient la charpente de cette litière. Une couche épaisse d'herbe sèche, sur laquelle on étendit une couverture, constitua le matelas. Pour protéger le malade contre le soleil, une autre couverture fut posée sur la traverse à laquelle était suspendu le brancard. On attendit pour partir que la rosée eût

disparu de la tête des grandes herbes; et l'on se mit en marche.

L'étape dura plus de deux heures; elle augmenta les tortures que la dyssenterie infligeait au malade. Effrayés par l'arrivée du convoi, les gens du village prirent la fuite. Au bruit des tambours qui sonnaient l'alarme, Livingstone s'écria avec un soupir de soulagement: « Ah! nous approchons! » Songolo, Chouma, Choupéré, Adiambéri et Sôféré avaient été ses porteurs.

Pour extrait et traduction: Henriette LOREAU.

(La fin à la prochaine livraison.)



Hala. --- Gravure tirée de l'édition anglaise.

LE DERNIER JOURNAL DE LIVINGSTONE.

1866-1873. — TRADUCTION INÉDITE ¹.

Le lendemain il ne put inscrire sur son journal que la date du jour : « 23 avril. »

Il y eut une nouvelle marche dans la prairie inondée. La caravane passa près d'un grand nombre de pêcheries destinées à retenir le poisson quand il reprendrait le chemin du lac; mais elle n'aperçut aucun des propriétaires de ces établissements : ils se tenaient cachés ou avaient pris la fuite.

Un autre village abrita les voyageurs; village désert et dont on ignore le nom, ainsi que du précédent, personne n'étant là pour le dire.

« 24 avril². »

Après une heure de marche, ils firent halte dans un hameau également inconnu. La faiblesse du malade était si grande, qu'à chaque instant il fallait s'arrêter, et que Chouma était obligé de le soutenir pour l'empêcher de tomber de la litière.

« 25 avril. »

Une nouvelle heure de marche au sud-ouest les con-

duisit à un village où ils trouvèrent à qui parler. Pendant qu'on se hâtait d'arranger la hutte qui devait le recevoir, Livingstone fut déposé sous un arbre, et se fit amener l'un des villageois. Le chef était parti avec un certain nombre d'habitants; mais ceux qui restaient semblaient n'éprouver aucune inquiétude et s'approchèrent pour entendre ce qu'on allait dire. Il leur fut demandé s'ils connaissaient une montagne où quatre rivières prenaient leurs sources. L'un des assistants dit qu'ils n'en avaient pas connaissance; que tous ceux qui avaient l'habitude d'aller trafiquer au loin étaient morts, et que dans le pays il n'y avait pas de voyageurs. Autrefois, poursuivit l'indigène, Koutchinyama, la ville de Malenna, était le lieu de réunion des marchands vouabisa; mais ces derniers ont été chassés par les Mazitous. Avant ce temps-là, quand une expédition devait se rendre à la côte ou dans l'intérieur, les gens qui en faisaient partie se réunissaient dans la ville de Malenna pour discuter sur la

chose. La relation de cette dernière partie du voyage a été faite par M. Horace Waller, d'après le rapport de Souzi et de Chouma. (Note du traducteur.)

1. Suite et fin. — Voy. p. 1, 17, 33, 49 et 65.
2. Ces dates figurent dans le journal, où elles sont encore de la main de Livingstone; il n'avait plus la force d'inscrire autre

route qu'il fallait suivre. A cette époque, dirent les villageois, on aurait eu des renseignements sur toute la contrée. — Ici Livingstone fut obligé de remercier les informateurs, leur expliquant qu'il était trop faible pour continuer l'entretien; et il les pria d'apporter toutes les denrées qu'ils auraient à vendre.

« 26 avril. »

Ce jour-là, ayant fait une étape de deux heures et demie, la caravane atteignit la ville de Kalounganyovu. Le chef vint à sa rencontre : il portait le costume arabe et était coiffé d'un fez rouge. Quand la bande fut installée, Souzi reçut l'ordre de compter les sacs de perles; il rapporta qu'il y en avait douze. Livingstone lui dit alors d'acheter deux grosses dents d'éléphant, parce qu'il pourrait être à court d'étoffe lorsqu'il regagnerait Oujiji, et qu'arrivé là, il trouverait à échanger l'ivoire contre la cotonnade nécessaire pour atteindre Zanzibar.

« 27 avril. — Je n'en peux plus, et je reste. Mieux. Envoyé acheter des chèvres laitières. Nous sommes au bord du Molilamo. »

Ces lignes sont les dernières qu'il ait écrites.

Solimané, Amisi, Hamsani et Laédé remontèrent la rive pour acheter des chèvres ayant du lait et n'en trouvèrent pas.

Le 28 avril, d'autres membres de la caravane passèrent le Molilamo et allèrent près de l'embouchure de celui-ci pour essayer d'y trouver des chèvres; ils ne furent pas plus heureux que les précédents.

Le lendemain, Kalounganyovu, escorté de la plupart des villageois, vint de bonne heure; il manifesta le désir d'obliger son hôte, dans toute la mesure du possible, et annonça qu'il se trouverait à l'endroit du passage, situé à une heure de marche.

Au moment de partir, Livingstone dit à Souzi qu'il était incapable de gagner la kitanda; la porte de la case n'étant pas assez large pour que la litière pût entrer, il fit abattre un pan de la muraille, afin qu'on vint le prendre sur sa couche.

Sortie du village, la caravane suivit le Molilamo jusqu'à un endroit où il y avait des îles nombreuses, formées en partie par la rivière, en partie par l'inondation. Tandis que le chef, assis sur une éminence, présidait à l'embarquement, Livingstone se fit porter à l'ombre, pour y attendre que la plupart de ses gens eussent gagné l'autre bord. Vint ensuite la tâche difficile de passer le malade; le fond des canots était trop étroit pour recevoir la kitanda. Jusqu'alors Livingstone avait pu s'asseoir dans la pirogue; mais il n'en avait plus la force, et ne put supporter la douleur que lui causa la main qui essayait de l'enlever. Il dit à Chouma de se baisser, lui passa les bras autour du cou, et fut porté doucement sur le lit d'herbe qu'on avait fait dans le canot. Souzi, Chouma, Farijala et Choupéré le passèrent rapidement, et le recouchèrent avec précaution sur la kitanda.

Courant alors au village de Tchitamambo, Souzi y fit construire une case en toute hâte.

Les derniers milles que devait faire le grand voyageur s'accomplirent d'abord à travers des marais, puis en terrain sec : marche si douloureuse, qu'il demandait à chaque instant qu'on s'arrêtât. Ses porteurs croyaient ne jamais finir l'étape.

Arrivé dans une éclaircie, il les pria de le déposer par terre et de l'y laisser. Ils essayèrent de l'encourager en lui disant qu'on voyait les maisons et qu'il serait bientôt dans celle qui lui avait été faite. Ils avancèrent un peu; mais il fallut s'arrêter dans un jardin situé hors de l'enceinte, et où le malade resta pendant une heure.

Enfin ils gagnèrent le village; la maison n'étant pas achevée, ils portèrent leur maître sous la projection d'une toiture formant véranda. Presque toutes les demeures étaient vides et la caravane trouva facilement à s'abriter. Pendant qu'elle s'installait, beaucoup d'hommes, revenus du dehors, s'approchèrent de la place où reposait celui dont ils avaient entendu faire l'éloge; et, appuyés sur leurs arcs, ils le regardèrent en silence.

Une pluie fine tombait par instants, et l'on se hâta d'achever la demeure. Le lit fut posé sur un échafaudage qui le préservait du contact du sol, et placé en travers du fond arrondi de la case. Dans la baie dont il ferma l'ouverture, on plaça les ballots et les caisses; l'une de celles-ci fit l'office de table. Il y eut un feu devant la porte; et Madjouara, l'un des Nassickais, resta dans la chambre, où il coucha, pour servir le maître pendant la nuit.

Le 31 avril, Tchitamambo vint dans la matinée faire sa visite au docteur; mais celui-ci le pria de revenir le lendemain, espérant qu'il aurait plus de force pour le recevoir. Dans le courant du jour, Livingstone demanda son chronomètre, et expliqua à Souzi comment il fallait le tenir pour le remonter.

Les heures s'écoulèrent. A la nuit tombante, ceux des hommes qui devaient faire le guet allèrent s'asseoir autour des feux; les autres se retirèrent en silence, et regagnèrent leurs huttes avec la conviction que la fin était prochaine.

Vers onze heures, Souzi, dont la case touchait à celle du malade, fut appelé. De grands cris retentissaient dans le lointain. « Est-ce que ce sont nos hommes qui font tout ce bruit? lui demanda Livingstone. — Non, maître, dit le serviteur; ce sont les habitants qui chassent les buffles des champs de sorgho. »

Quelques minutes après, il dit lentement et comme en délire : « Cette rivière, est-ce le Louapoula? » Souzi lui répondit qu'ils étaient dans le village de Tchitamambo, et que la rivière voisine était le Mouli-lamo. Il garda le silence pendant quelque temps; puis s'adressant de nouveau à Souzi, mais cette fois dans le langage de la côte : « A combien de jours, dit-il, sommes-nous du Louapoula? — Je pense que nous en sommes à trois jours, maître. » Et une minute après, comme sous l'influence d'une douleur excessive, il fit entendre cette plainte : « Oh! dear,

dear! » à demi soupirée, à demi parlée; et il retomba dans l'assoupissement.

Au bout d'une heure, Souzi fut rappelé. Livingstone lui demanda de l'eau chaude, puis la boîte à médicaments, où il choisit du calomel, avec beaucoup de difficulté, car il semblait ne plus voir assez pour lire les étiquettes. Il fit poser le calomel auprès de lui, verser un peu d'eau dans une tasse, mettre une

tasse vide à côté de l'autre, et murmura d'une voix faible : « C'est bien; maintenant, vous pouvez vous en aller. »

Ce furent ses dernières paroles.

Il pouvait être quatre heures du matin, lorsque Madjouara vint trouver Souzi : « Venez voir le maître, lui dit-il; j'ai peur; je ne sais pas s'il est vivant. »

Souzi réveilla Chouma, Choupéré, Mouanyaséré et

20th April 1873 = S. service
cross over ^{spring} the Moenda
for good & to be near the
head men of these parts
Muariza-^{to} amba. I am
excessively weak
oil on the ^{spring} Motender 7th April.

25.88 } 66°
26.12 } clouds
25.70 } high

cross Lake in a canoe
R. is about 30 yds broad
very deep and flowing
in marshes. 2 huts
from S S 2 to N N W
into Lake

21st ^{had} ride but was
forced to be down and
they carried me back to
oil. exhausted

22nd carried in Kintanda
over Munga S W 2 1/4

23 rd	to	1 1/2
24 th	to	1
25 th	to	1
26 th	to	2 1/2

to Kalunga Mjofu
total 33 = 8 1/4

27 knocked up goats
and remain = woven
sent to buy milk
goats. We are on the
banks of R. Mols lamo

Fac-simile des dernières lignes écrites par Livingstone.

Mathieu, et tous les six entrèrent dans la chambre. Le lit était vide. Agenouillé au bord de sa couche, la figure dans ses mains posées sur l'oreiller, Livingstone semblait être en prière; et par un mouvement instinctif, chacun d'eux se recula. « Quand je me suis réveillé, dit Madjouara, il était comme à présent; et puisqu'il ne remue pas, j'ai peur qu'il soit mort. »

Les serviteurs se rapprochèrent. Une bougie collée sur la table par sa propre cire, jetait une clarté suf-

fisante pour le bien voir. Ils le regardèrent pendant quelques instants et ne virent aucun signe de respiration. Mathieu lui posa doucement la main sur la joue — plus de doute : Livingstone était mort, et déjà presque froid.

Ils le replacèrent religieusement sur son lit; et après l'avoir couvert avec soin, ils sortirent pour se consulter. Presque aussitôt les coqs chantèrent; et comme il était plus de minuit lorsqu'il avait parlé

pour la dernière fois, nous pouvons dire avec certitude qu'il expira le 1^{er} mai, un peu avant l'aube.

Tous les gens de la caravane furent avertis à voix basse, chacun dans sa hutte, et appelés à se réunir immédiatement.

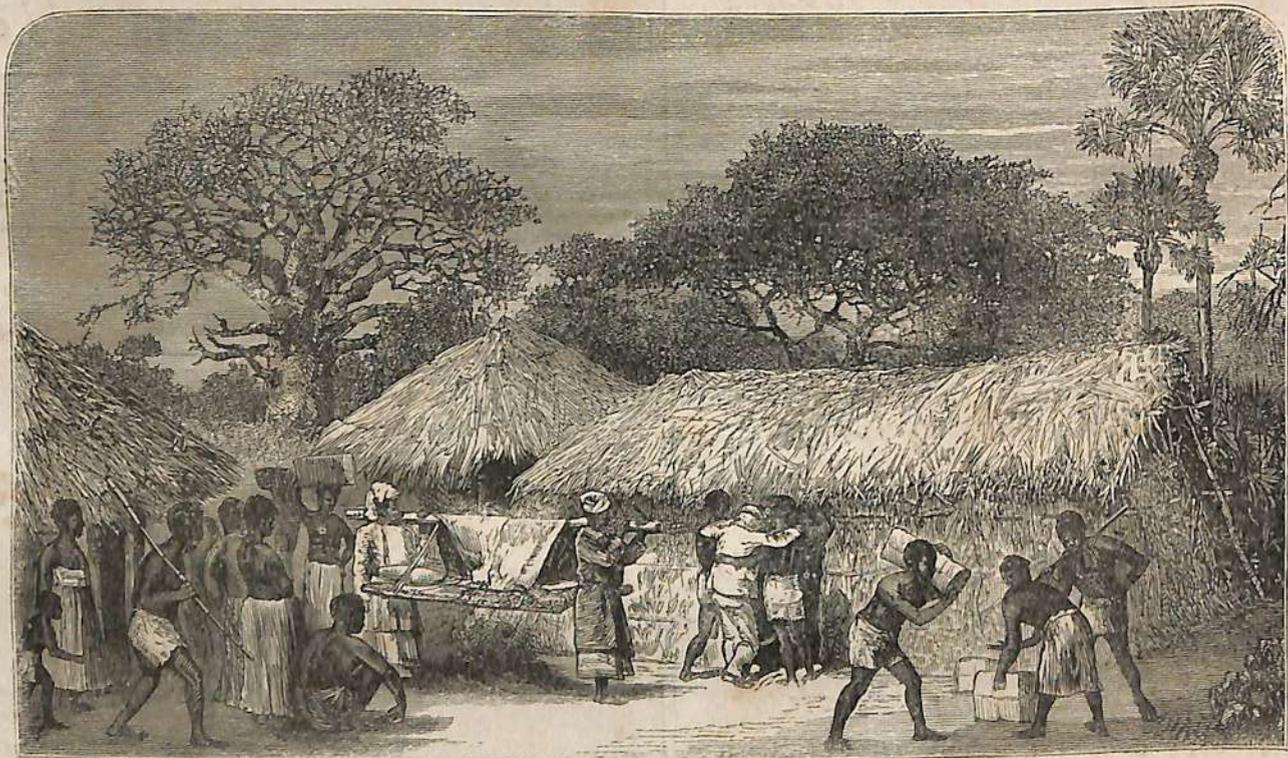
Dès qu'il fit jour, Souzi et Chouma exprimèrent le désir que tous les hommes de la bande fussent présents à l'ouverture des caisses, afin que tout le monde fût responsable de leur contenu.

Jacob Wainwright, qui savait écrire, fut chargé de prendre note des objets dont on allait faire l'inventaire; et les bagages furent sortis de la maison.

Livingstone avait reçu autrefois, d'un vieil ami, des caisses en étain excessivement bien faites. Deux d'entre elles avaient résisté à tous ses voyages et se re-

trouvaient parmi les autres. On y déposa ses instruments et ses papiers, qui s'y trouvèrent à l'abri de l'humidité et des fourmis blanches. Des lettres et des dépêches commencées, dépêches nombreuses, furent jointes aux livres de notes que renfermaient ces boîtes; et l'on ne saurait trop louer le bon sentiment qui, le maître étant mort, revêtit les moindres lignes de son écriture, d'un caractère sacré aux yeux des serviteurs. Le même soin fut pris de ses armes, de sa montre, de ses instruments, de sa Bible, de son livre d'église, de tout ce qui lui avait appartenu, de tout ce qui lui avait servi.

Ce ne fut pas sans effroi que les plus éclairés envisagèrent les obstacles qui, tout d'abord, se dressaient devant eux. Ils connaissaient l'horreur superstitieuse



Village improvisé. — Gravure tirée de l'édition anglaise.

qu'inspirent les morts aux tribus dont ils étaient entourés. Pour ces tribus, les défunts emportent dans la tombe un esprit de vengeance qu'ils exercent contre les vivants. L'invasion, la maladie, les accidents, tous les maux leur sont attribués, et la religion du pays n'a d'autre but que d'apaiser leur colère. Cette croyance admise, il n'est pas étonnant que chefs et peuples fassent un mauvais parti aux étrangers qui perdent chez eux l'un des leurs : il y a là danger public; l'avoir causé est une grave offense; et qui pouvait dire ce qui résulterait de cette manière de voir?

Réunissant de nouveau leurs camarades, Souzi et Chouma leur exposèrent la situation et leur demandèrent conseil. Il leur fut répondu sincèrement et d'une voix unanime : « Vous êtes nos anciens dans les

voyages et les fatigues; devenez nos chefs; nous promettons de vous obéir, quels que soient les ordres que vous donnerez. »

A partir de ce moment, Souzi et Chouma peuvent être regardés comme ayant conduit la troupe; et c'est à leur connaissance du pays, à celle des tribus dont ils traversèrent le territoire, surtout à la discipline et à l'union qu'ils surent maintenir dans la caravane qu'on doit l'heureuse issue de l'entreprise.

Tous furent d'avis de cacher la mort du maître à Tchitambo, car elle pouvait leur faire imposer une si forte amende qu'ils n'auraient plus le moyen de gagner la côte. Il fut ensuite décidé que, quoi qu'il pût advenir, le corps serait rapporté à Zanzibar. Pour cela on résolut de le déposer secrètement dans une hutte



Mort d'un vieux serviteur (voy. p. 87). — Dessin de A. de Bar, d'après le texte et la gravure de l'édition anglaise.

que l'on ferait à quelque distance du village, et où seraient prises les mesures nécessaires à l'exécution du projet.

Des hommes furent envoyés immédiatement pour couper du bois, d'autres allèrent chercher de l'herbe, tandis que Chouma se rendait auprès de Tchitamambo et lui disait que, s'il voulait bien le permettre, leur caravane, n'aimant pas à vivre au milieu des cases, irait s'établir en dehors de l'enceinte.

Le chef donna son consentement. Mais dans le courant du jour deux hommes de la bande allèrent aux provisions et divulguèrent le secret. Tchitamambo en fut immédiatement informé; il accourut à l'endroit où se construisaient les huttes, et, s'adressant à Chouma : « Pourquoi, lui demanda-t-il, ne m'avez-vous pas dit la vérité? Votre maître, je le sais, est mort la nuit dernière. Vous avez eu peur de me l'apprendre; mais ne craignez rien. Moi aussi j'ai voyagé; je suis allé plus d'une fois à la côte avant que la route fût pillée par les Mazitous. Je sais que la mort frappe souvent les voyageurs, et qu'en voulant regagner votre pays vous n'avez pas de mauvaise intention. »

Rassuré par ces paroles, Chouma lui dit que leur projet était de préparer le corps et de l'emporter avec eux. Le chef répondit qu'ils feraient mieux de l'enterrer tout de suite, car ils entreprenaient une chose impossible. Mais ils persistèrent dans leur résolution; et le défunt, placé sur la kitanda et soigneusement voilé, fut porté dans la nouvelle case.

Le lendemain, Souzi alla trouver le chef et lui offrit un présent qui reçut bon accueil. Il est juste de dire qu'ils parlent tous avec gratitude de la conduite de Tchitamambo à leur égard, et qu'ils dépeignent celui-ci comme « un bel homme au cœur généreux. » D'après son conseil, il fut décidé que l'on rendrait au mort les honneurs funèbres usités dans le pays; et toutes les dispositions furent prises en conséquence.

Au moment voulu, Tchitamambo, accompagné de ses épouses et à la tête des gens du village, se rendit au nouvel établissement. Un grand morceau d'étoffe rouge lui couvrait les épaules, et la draperie blanche de cotonnade indigène dont les naturels s'entourent les reins lui descendait jusqu'à la cheville. Tous les hommes de sa suite avaient des arcs, des flèches et des lances, mais pas d'armes à feu. Deux tambours joignirent leurs batteries aux lamentations des femmes, cris déchirants que n'oublie jamais celui qui les a entendus, et au milieu desquels, suivant l'usage des caravanes, se succédaient les volées de mousqueterie des gens du défunt.

Jusque-là on n'avait pas touché au corps. Après la cérémonie, une case de forme ronde fut bâtie à vingt-cinq ou trente mètres de la maison. Construite de manière à défier les attaques des bêtes féroces, cette case resta découverte pour que l'air et le soleil pussent y entrer largement. Des pieux et des branchages, profondément plantés près à près, lui formèrent une enceinte. On construisit les huttes des porteurs à côté

de cette bâtisse, et une forte estacade entourait le village.

Saféné, l'un des hommes de la bande, avait fait l'acquisition de beaucoup de sel chez Kalounganyovou; on le lui acheta moyennant seize rangs de perles. Il y avait un peu d'eau-de-vie dans les provisions du docteur; et, avec cela, ils espéraient conserver le corps.

Farijala, qui à Zanzibar, étant au service d'un médecin, avait eu l'occasion de voir faire des autopsies, fut chargé de l'embaumement; il y fut aidé, sur sa demande, par Carras, l'un des Nassickais. Au moment où ils allaient commencer arriva un pleureur de profession. Ce dernier avait aux chevilles les anneaux portés en pareille circonstance et formés d'un chapelet de capsules séminales remplies de petits cailloux. Ainsi paré, l'homme du deuil se mit à danser en chantant d'une voix lente et monotone, accompagnée du craquement de ses anneaux :

« Lélo koua Ennghérésé,
« Mouana sisi oa kônnda.
« Tou kamb' tamb' Ennghérésé. »

(Aujourd'hui est mort l'Anglais,
Qui avait des cheveux différents des nôtres.
Venez tous à la ronde voir l'Anglais.)

L'œuvre terminée, le pleureur et son fils, qui avait pris part à la danse, se retirèrent avec un présent convenable.

On prit alors les restes émaciés du maître et on les porta dans la case découverte. Souzi, Chouma et Mouanyaséré déployèrent une couverture épaisse qu'ils tendirent au-dessus des opérateurs, et sous laquelle ceux-ci accomplirent leur tâche.

Tofiké et Jacob Wainwright étaient présents. D'après la demande qui lui en avait été faite, Jacob avait apporté son livre de prières, et se tenait à part contre le mur d'enceinte.

L'excessive maigreur de Livingstone avait permis de garder sa dépouille jusqu'alors : ce n'était plus qu'un squelette recouvert de peau. Les viscères furent enlevés avec soin et remplacés par du sel; Farijala mit de l'eau-de-vie dans la bouche et sur les cheveux; puis le corps fut laissé dans la hutte.

La boîte de fer-blanc où avaient été déposés le cœur et les autres organes fut alors pieusement enterrée dans une fosse de quatre pieds de profondeur, creusée à l'endroit même, et, en présence de la troupe tout entière, Jacob Wainwright fit lecture de l'office des morts.

Toutes les vingt-quatre heures, la précieuse dépouille, sur laquelle on veillait sans cesse, était changée de position; mais à tout autre moment, il n'était permis à qui que ce fût d'en approcher.

Au bout de quatorze jours, pendant lesquels rien ne troubla la tranquillité de la caravane, le corps parut suffisamment sec. On l'enveloppa de calicot; un myonga fut écorcé, et dans le cylindre qui en résulta on plaça les restes du voyageur. Autour de ce cercueil fut

cousu un morceau de toile à voile; on ficela une forte perche au précieux ballot, afin qu'il pût être porté par deux hommes, et on le revêtit d'une couche épaisse de goudron.

A la demande de Souzi et de Chouma, Jacob grava sur l'arbre au pied duquel reposait le cœur du maître, le nom de Livingstone et la date de sa mort. En outre, on érigea près de la tombe deux poteaux massifs, reliés au sommet par une traverse formant linteau, et cette porte fut badigeonnée avec le goudron qui avait été donné au docteur par M. Stanley pour l'entretien de sa barque. Au moment du départ, Souzi et Chouma recommandèrent au chef du village d'avoir bien soin de faire ôter l'herbe qui pousserait autour du mvoulé porteur de l'inscription, pour que cet arbre fût préservé de l'incendie annuel, qui, de proche en proche, gagne les bois. Enfin ils donnèrent au chef une grande caisse qui avait contenu du biscuit, et y ajoutèrent quelques journaux devant lui servir à prouver aux voyageurs futurs qu'un homme blanc était venu dans son village. Tchitamambo promit de veiller à la conservation de l'arbre et de la porte; mais il ajouta qu'il espérait que l'Anglais auquel il devait les montrer ne se ferait pas attendre, parce qu'une invasion des Mazitous, qui le menaçait toujours, l'obligerait à s'enfuir; que le mvoulé serait alors abattu pour faire un canot, et qu'il ne resterait plus aucun signe.

Toutes ces mesures étant prises, les gens de Livingstone se mirent en route dans la direction du Louapoula. Mais il y eut bientôt parmi eux de graves symptômes de maladie. L'un d'abord resta en arrière, puis un autre; la file s'égrena, et le soir du troisième jour la moitié de la caravane était hors d'état d'avancer. Quelques heures après, tous étaient plus ou moins affectés de douleurs dans la figure et dans les membres, douleurs accompagnées d'une grande prostration, qui, chez les plus malades, allait jusqu'à l'incapacité absolue de se mouvoir.

Souzi était gravement attaqué, Songolo à l'article de la mort; Kaniki et Bahéti, deux des femmes, expirèrent en quelques jours. Tous paraissaient être au plus mal.

Ce ne fut qu'au bout d'un mois qu'ils purent repartir.

Remis en marche, ils arrivèrent le même jour à l'un des villages frontières de l'Ilala; mais le lendemain plusieurs d'entre eux étaient repris de douleurs, et il n'y avait pas à songer au départ.

Mouanamazoungou, chez qui se trouvait la caravane, savait ce qui s'était passé au village de Tchitamambo; cependant il fut d'une grande bonté pour les gens de la bande: pas de jour qu'il ne leur fit un présent sous une forme ou sous une autre. Quant aux villageois, ils montraient beaucoup de répugnance à entendre parler de la mort de Livingstone; mais ils n'en furent pas moins très-obligeants. Trois buffles, tués par Farijala aux environs du bourg, permirent de reconnaître leurs services et augmentèrent leurs dispositions

favorables. Dans toute l'Afrique, la viande et le bon vouloir vont toujours de compagnie; il n'est pas de chasseur généreux qui ne puisse compter sur l'assistance des indigènes.

Quelques bracelets d'airain et un peu de calicot procurèrent une vache à la caravane; et le vingtième jour de cette deuxième halte, causée par la maladie, on se remit en marche pour le nord.

Les eaux du Louapoula, si avidement cherchées, ne tardèrent pas à être en vue. Prenant alors un guide, les voyageurs furent conduits au prochain village. Tchisalamalama, qui en était le chef, leur offrit des canots pour passer la rivière. Ils estiment que, pour un homme simplement chargé de son fusil, la distance du Molilamo au Louapoula est de cinq jours de marche: ce qui représente de deux cents à deux cent cinquante kilomètres.

En écoutant ce qu'ils rapportent de la puissante rivière, on jette instinctivement les yeux sur le sombre fardeau que passait une des pirogues. Avec quelle ardeur il eût examiné cet effluent du lac, celui dont la dépouille le traversait alors, et qui, dans les dernières heures de son séjour ici-bas, se préoccupait de l'atteindre!

D'après Souzi et Chouma, ayant toute compétence pour établir cette comparaison, le Louapoula aurait, à l'endroit où ils l'ont passé, le double de largeur du Zambèze à Choupanga, ce qui lui donnerait dix kilomètres et demi d'une rive à l'autre. Ils traversèrent, d'abord à la gaffe, un espace couvert de roseaux; puis, à la rame, une eau profonde et transparente, d'une largeur de près de quatre cents mètres; ensuite une seconde étendue herbeuse, suivie d'un autre chenal profond, auquel succéda, après une nouvelle bande de roseaux, un courant moins large que le précédent; puis ils retrouvèrent, comme au départ, une eau basse où abondaient les grandes herbes. Juste en amont du point où ils passèrent, se trouvaient deux îles. En somme, faisant tour à tour usage de la gaffe et de la pagaie, il leur fallut deux grandes heures pour franchir cette énorme rivière qui porte au nord le trop-plein du Bàngouéolo.

Ils s'arrêtèrent de l'autre côté du Louapoula, et, suivant leur habitude, construisirent, à côté des leurs, une hutte pour l'âne du maître. Au milieu de la nuit, un grand vacarme, auquel s'ajoutaient les cris d'Amoda, éveillèrent le camp. Tous les hommes se précipitèrent vers l'endroit d'où le bruit s'était fait entendre: l'écurie était effondrée et l'âne ne s'y trouvait plus. Une profonde obscurité les enveloppait; ils prirent à leur feu des tisons flambants, allumèrent les grandes herbes, et virent un lion à côté de la pauvre bête, qui était morte. Ceux qui avaient leurs fusils les déchargèrent, et le lion prit la fuite.

La victime fut laissée dans la forêt; mais deux pirogues étant restées près du bivac, il est probable que le corps du fidèle serviteur alla régaler, le jour même, les gens de Tchisalamalama.

L'étape suivante se fit dans l'eau et dans la bourbe; et les voyageurs s'estimèrent fort heureux de la rencontre d'une fourmilière, où ils s'établirent pour la nuit.

Le lendemain, ils gagnèrent le village de Kahouinnga. D'après ce qu'ils racontent, celui-ci est un homme de grande taille, d'une couleur extrêmement claire et possédant le seul fusil qu'ils aient vu dans ces parages.

Ils arrivèrent ensuite chez N'Kossou, dont la résidence était beaucoup plus considérable. Les habitants, appelés Kahouinndés, possédaient autrefois une grande

quantité de gros bétail, réduite maintenant à peu de chose par les incursions des Vouanyamouézi.

Nous ferons observer que la race bovine de cette région est entièrement dépourvue de bosse, et a beaucoup d'analogie avec les races écossaises. Souzi et Chouma, se trouvant à une exposition d'agriculture, signalèrent avec étonnement la ressemblance que leur offraient les taureaux à courtes cornes et ceux d'Alderney avec les bêtes bovines des rives du Bann-gouéolo.

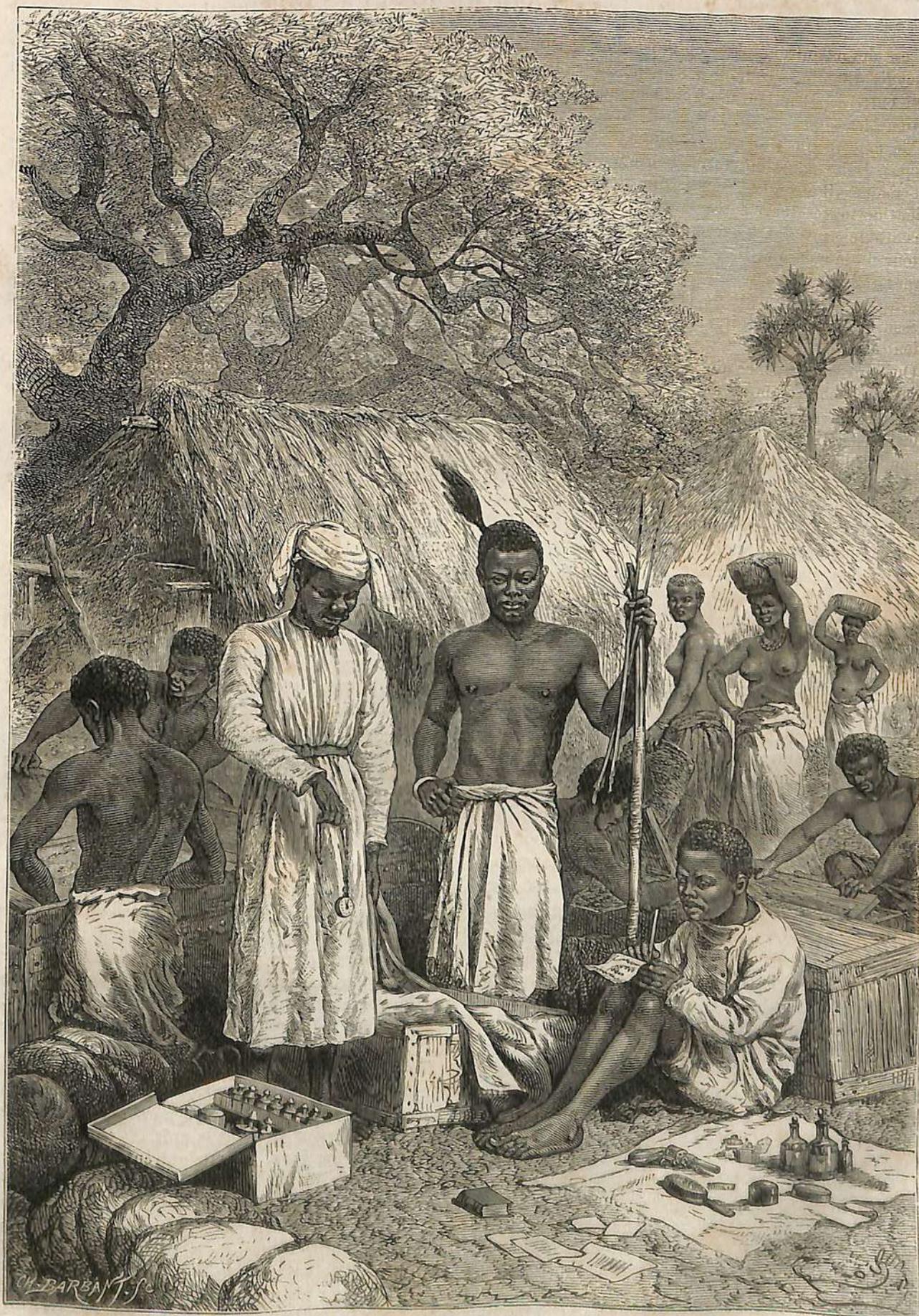
N'Kossou fit présent d'une vache à la caravane; il restait à s'en emparer : le troupeau est tellement



Mort de Livingstone, au village de Tchitambo (voy. p. 83). — Dessin de Riou, d'après le texte.

sauvage, qu'une chasse en règle est nécessaire chaque fois qu'on veut avoir du bœuf. Saféné et Mouanyaséré prirent leurs fusils et se chargèrent de la bête. Chasseur expérimenté, le second devait réussir; mais Saféné, au lieu de toucher la vache, atteignit un indigène et lui brisa la cuisse. Que ce fût un malheur pur et simple, personne n'en doutait; seulement en Afrique cela ne suffit pas pour que le fait soit impuni. Le chef dit aux voyageurs qu'une amende devait être payée au père du blessé. Toutefois il admit qu'ayant ordonné à ses gens de ne pas se tenir à l'endroit où la vache serait tirée, la blessure n'avait eu lieu que par suite de l'oubli de ses ordres; et la chose en resta là.

Le procédé chirurgical employé pour guérir la fracture mérite qu'on s'y arrête. Un trou de deux pieds de profondeur et de quatre pieds de long fut creusé de manière que le blessé pût y être assis, les jambes étendues. On banda la cuisse fracturée avec une grande feuille, que l'on assujettit par un lien, et le patient fut déposé dans la fosse qui venait d'être ouverte. Celle-ci fut ensuite comblée, de telle sorte que l'homme se trouva enterré jusqu'à la poitrine. Un lit de vase recouvrit la terre dont la fosse était remplie; et sur la couche humide on entassa des bûchettes auxquelles on mit le feu, juste au-dessus de la fracture. Pour empêcher le blessé d'être suffoqué par la fumée, on



Souzi.

Chouma.

Jacob Wainwright.

L'inventaire après la mort de Livingstone (voy. p. 83). — Dessin de Riou, d'après le texte. (Les portraits de Souzi, de Chouma et de Jacob Wainwright ont été exécutés d'après des photographies.)

dressa devant lui une natte en guise d'écran; puis on attendit. Bientôt la chaleur se communiqua aux membres enterrés. Beuglant d'effroi et inondé de sueur, le patient les suppliait de le tirer de la fosse; mais on ne le déterra que lorsque les autorités le jugèrent à propos. Enlevé du trou, le malheureux fut retenu par des mains vigoureuses, tandis que deux hommes tiraient de toutes leurs forces sur le membre fracturé. Des attelles, préparées avec soin, furent alors placées autour de la cuisse et liées solidement. Les villageois dirent à Chouma que depuis qu'on venait chez eux avec des fusils, ils traitaient de cette manière toutes les blessures graves produites par les balles, et le faisaient avec succès.

Quittant la résidence de N'Kossou, les voyageurs allèrent coucher dans un autre village appartenant au même chef, et gagnèrent ensuite le territoire des Vouahoussi. Ils y furent repoussés, n'obtenant d'autre réponse à leurs demandes qu'un : « Passez votre chemin, » qui n'admettait pas de réplique. Nul doute que la nature de leur charge funèbre n'entrât pour beaucoup dans cette façon d'agir.

Trois fois de suite ils campèrent dans la forêt, où, par bonheur, ils commençaient à trouver des endroits secs.

Le chemin, qui se déroulait parallèlement à la rive du Bannougéolo, se rendait en ligne directe au village de Tchaouenné, dont ils étaient alors à peu de distance. Quand ils en approchèrent, Amoda et Sabouri, suivant la coutume, furent expédiés au chef, pour le prévenir de l'arrivée de la caravane, et lui demander la permission d'entrer dans son village. Comme ils ne revenaient pas, Chouma partit avec Mouanyaséré afin d'apprendre la cause du retard.

La nouvelle ambassade ne reparaisant pas non plus, les hommes reprirent leurs fardeaux et suivirent les traces des envoyés. Pendant ce temps-là, Chouma et Mouanyaséré trouvaient sur la route Amoda et Sabouri qui leur racontèrent que la ville était grande, entourée d'une estacade, et qu'il y avait, tout à côté, deux gros bourgs d'une égale importance. Comme ils entraient dans la ville, on y faisait orgie de bière. En arrivant près du chef, Amoda avait posé son fusil contre le mur de la case principale : cela en toute innocence; mais le fils de Tchaouenné, qui alors était ivre, l'avait pris de très-haut et avait demandé insolument au messager comment il osait faire pareille chose. Tchaouenné avait arrêté la querelle; mais il y avait des menaces dans l'air, et les deux envoyés étaient partis.

Les quatre hommes rejoignirent la bande, racontèrent leur insuccès, et l'on s'arrêta pour tenir conseil. Il n'y avait là aucun bois; se disperser pour aller chercher les matériaux d'un camp, c'était offrir aux villageois surexcités l'occasion de piller les bagages; bref, on résolut de gagner la ville.

Arrivés à l'estacade, les voyageurs s'en virent refuser la porte : « Descendez la rivière, leur criait-on, et

campez sur le bord. » Ils répondirent qu'ils étaient fatigués, que le soleil baissait et qu'ils ne trouveraient pas sur la rive de quoi s'abriter pour la nuit. La réponse fut toujours la même. Saféné dit à ses camarades : « Pourquoi discuter avec ces gens-là? Entrons d'une manière ou de l'autre. » Et repoussant les hommes qui se tenaient dans le passage, il traversa le couloir, tandis que Mouanyaséré et Chouma, escaladant l'enceinte, lui ouvraient la porte qu'il franchit avec toute la troupe.

Les gens de la caravane cherchaient des huttes pour y déposer leurs ballots, quand le même ivrogne qui avait engagé la querelle prit son arc et tira sur Mouanyaséré. Celui-ci appela les autres, qui s'emparèrent du tireur. Aussitôt le cri s'éleva que le fils du chef était en péril; et une lance jetée par un indigène atteignit Sabouri à la cuisse : ce fut le signal de la mêlée.

Tous les habitants quittèrent la ville; les tambours battirent le rappel, et, des villages voisins, accoururent des légions d'hommes armés de lances, d'arcs et de flèches. L'assaut commença immédiatement contre les gens de la caravane restés dans l'enceinte. N'tchisé reçut une flèche dans l'épaule, à travers la palissade, et N'tarou fut blessé à la main.

Les choses prenaient une tournure désespérée. Mettant le corps de Livingstone et tous les ballots au fond d'une case, les assiégés firent une sortie dans laquelle ils tuèrent deux indigènes et en blessèrent plusieurs. Il était à craindre que les habitants ne revinssent pendant la nuit avec de nouveaux renforts. Dans cette pensée, les voyageurs les poursuivirent, s'emparèrent des villages voisins, mirent le feu à six autres, passèrent la rivière, et tirèrent sur les canots qui se dirigeaient en toute hâte vers le lac, par le Lopopoussi.

Nos hommes revinrent coucher dans la ville, où ils se barricadèrent, et où, trouvant des chèvres, des moutons, des volailles et une immense quantité de grain, ils prirent une semaine de repos.

Le dernier jour un villageois se présenta; il leur cria du dehors de ne pas brûler la ville du chef : car tout le mal était venu de la faute du fils de celui-ci, dont tous les habitants regrettaient la mauvaise conduite.

Les trois marches suivantes eurent lieu à travers cette frange de prairies inondées qui entoure le Bannougéolo, et sans offrir aux voyageurs d'autre endroit que la jungle pour y passer la nuit.

Le quatrième jour, ils atteignirent le village de Tchama, où, la femme de Souzi étant prise par la fièvre, ils firent une halte de quarante-huit heures.

De là, après une nuit passée dans la plaine, ils gagnèrent les huttes éparses de Ngoumbou. Un groupe d'étrangers, de nations diverses, en majeure partie des Vouabisa, y abattaient des arbres et défrichaient le sol pour le mettre en culture. Ces colons firent bon accueil à la caravane, bien que la nouvelle de ce qui

s'était passé au village de Tchaouendé leur fût déjà parvenue.

Le lendemain, les voyageurs couchèrent de nouveau à la belle étoile; et le jour suivant ils gagnèrent le Mpammba, rivière importante qui est un affluent du Lopopoussi.

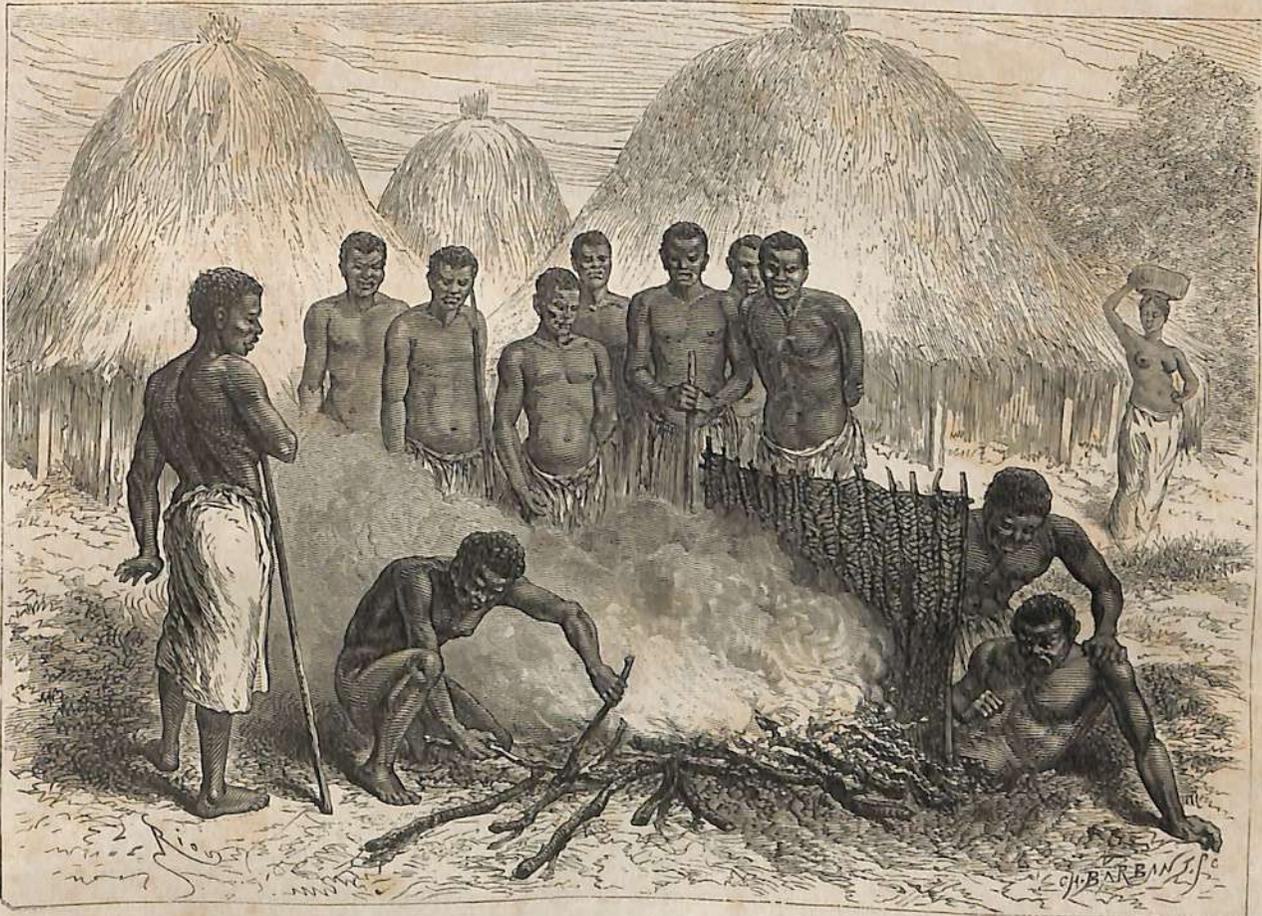
Ils étaient alors près de la résidence de Tchihouaï, grand village avec estacade et fossé. Comme toujours, ils arrivèrent enseignes déployées, le drapeau anglais porté par Madjouara en tête de la caravane, et celui de Zanzibar à l'un des premiers rangs de la troupe. Un indigène s'en formalisa; et la lutte allait s'enga-

ger, lorsque survint un homme influent qui arrangea l'affaire.

Trois nouvelles étapes menèrent la bande chez un oncle de Tchihouaï. Elle campa ensuite deux fois dans la jungle, gagna la résidence de Tchoungou, et, le lendemain, atteignit le bourg de Kapécha, où elle s'était arrêtée avec Livingstone; elle retrouvait là le sentier qui devait la conduire au Tanganika.

Il y avait alors au village de Kapécha, des Vouanyamouézi qui, pour le moment, faisaient du fil de fer et du fil de cuivre.

A partir du Louapoula jusqu'au Lopopoussi, les



Procédé chirurgical (voy. p. 88). — Dessin de Riou, d'après le texte.

voyageurs avaient marché à l'est, parallèlement à la côte septentrionale du Bângouéolo, qu'ils avaient alors à leur droite. Pour gagner la ville de Tchaouendé, ils avaient tourné le dos au lac et s'étaient dirigés vers le nord : direction qui les avait conduits chez Kapécha, et qu'ils suivaient toujours, retraversant beaucoup de villages cités par Livingstone.

A peu d'exceptions près, ils reçurent partout bon accueil. Lorsqu'ils arrivèrent près du Kalongosi, Tehama leur envoya un message pour leur dire de transmettre ses ordres aux gens des l'ords de la rivière, afin qu'on les passât de l'autre côté sans qu'ils eussent rien à craindre. Tous les environs étaient rui-

nés et frappés de terreur par suite des razzias perpétuelles qu'y faisaient les gens de Kàmmba-Kàmmba.

Comme ils se rendaient au village du fils de M'sama, les voyageurs rencontrèrent quatre hommes qui allaient trouver Tchama de la part de l'Arabe afin d'en obtenir des hommes pour une attaque projetée contre les gens de Kanntanga. La requête devait être refusée; Kàmmba, qui le savait bien, s'en offenserait, — histoire du loup et de l'agneau, — et Tchama serait dévoré pour avoir eu l'audace de refuser quelque chose à un homme aussi puissant. Tel est souvent le cours de la politique indigène. L'Itahoua se trouvait déjà sous la coupe du bandit de Zanzibar. Des réquisitions étaient faites

partout au nom de celui-ci; et les petits chefs, bien que tributaires de Nsama, se tournaient du côté du plus fort.

Toutefois les gens de Livingstone furent bien accueillis par l'Arabe. John, un des Nassickais, avait disparu la veille. Souzi envoya à sa recherche, et l'on resta chez Kâmbba-Kâmbba pour attendre de ses nouvelles. Quelques-uns pensaient qu'il avait déserté; les autres craignaient qu'il ne lui fût arrivé malheur. Toujours est-il qu'on le chercha pendant cinq jours, battant le pays dans toutes les directions, et qu'on n'entendit jamais reparler du pauvre John.

Les gens de la ville s'entretenaient toujours de la mort de Casembé : on se rappelle que, peu de temps auparavant, celui-ci avait été tué par Kâmbba-Kâmbba et Pemmba-Motou; mais ce qui intéressait beaucoup plus la caravane, c'était d'entendre dire que des Anglais, ayant à leur tête le propre fils de Livingstone, avaient été vus à Bagamoyo.

La marche était maintenant plus facile, et les voyageurs reconnurent bientôt qu'ils traversaient la ligne de faite : le Lovou courait devant eux vers le Tanganika, tandis que le Kalongosi prenait la direction contraire pour aller rejoindre le Moéro.

A mesure qu'ils avançaient, ils voyaient diminuer la terreur inspirée par Kâmbba-Kâmbba. Ils se trouvaient alors chez les Mouambés, où l'Arabe n'avait pas fait d'incursion.

Tchoungou, un jeune chef, avait été fort impressionné par Livingstone, lorsque celui-ci avait exploré ses parages. Oubliant les préjugés de sa race à l'égard des morts, il ne vit dans les restes du défunt qu'un sujet de douleur, et donna à la caravane toutes les marques de bienveillance qui étaient en son pouvoir. Assoumani, généralement heureux à la chasse, tua un buffle près du village. D'après la loi, qui, à cet égard, est strictement observée dans toutes les parties de l'Afrique, Tchoungou avait droit à l'une des épaules. S'il se fût agi d'un éléphant, la dent qui se serait trouvée près du sol lui aurait appartenu sans conteste. Les voyageurs réclamèrent la totalité de la bête, faisant observer que la faim avait également ses lois, et Tchoungou leur céda volontiers sa part.

Bientôt la caravane gagna la pente rapide qui descend au Liemmba et arriva chez Kasakalahoué. C'était à cette place que Livingstone avait passé plusieurs mois lors de sa première venue au lac Tanganika. Le village n'avait plus qu'un petit nombre de ses anciens habitants; mais ceux-ci accueillirent les voyageurs d'une façon hospitalière et pleurèrent la perte de celui qu'ils avaient aimé.

Avançant de jour en jour, sans faire d'autre halte que celle du repos quotidien, la troupe tourna l'extrémité du lac. Elle se souvint des difficultés de la route qui suit les hauteurs dont le Tanganika est bordé; et prenant cette fois beaucoup plus au levant, elle trouva sur son passage une quantité de hameaux déserts, qui, presque tous les soirs, lui offrirent un asile.

Comme elle arrivait au Fipa, deux hommes lui ap-

prirent que le chef, appelé Kafoufi, tenait extrêmement à ce que le mort n'approchât pas de sa résidence. Bientôt, en effet, les voyageurs rencontrèrent un guide envoyé au-devant d'eux, et qui les mena hors du territoire, en leur faisant faire un détour considérable.

Ils marchèrent ensuite trois jours sur le Lamabalamefipa, chaîne de montagnes abruptes qui traverse le pays de l'est à l'ouest, et qui paraît avoir une altitude d'environ douze cents mètres. Lorsque, de la plus élevée de ses passes, on regarde au pied des hauteurs, on aperçoit un grand lac qui s'étend vers le nord; mais lorsqu'on est descendu, au lieu d'une nappe d'eau, c'est une plaine brillante, couverte d'incrustations salines que traverse le sentier. Toutefois la caravane n'y rencontra pas les difficultés que lui faisait craindre l'aspect du terrain. Il y avait là de petits villages, habités presque tous par des chasseurs d'éléphant; et si elle était saumâtre, l'eau du moins n'était pas rare. Enfin le gibier pullulait, principalement la girafe et le zèbre; et les lions faisaient grande chère dans ces riches quartiers.

C'est dans cette plaine que le tribut fut réclamé à la bande pour la première fois; mais le chef ne lui demanda que quatorze rangs de perles et n'exigea pas d'étoffe.

Dans les villages, il fut dit aux voyageurs qu'à peu de distance, sur la droite, il y avait un lac salé, moins vaste que le Tanganika, et appelé *Bahari ya Mouarouli*, ou mer de Mouarouli, nom du grand chef qui en habite les rives.

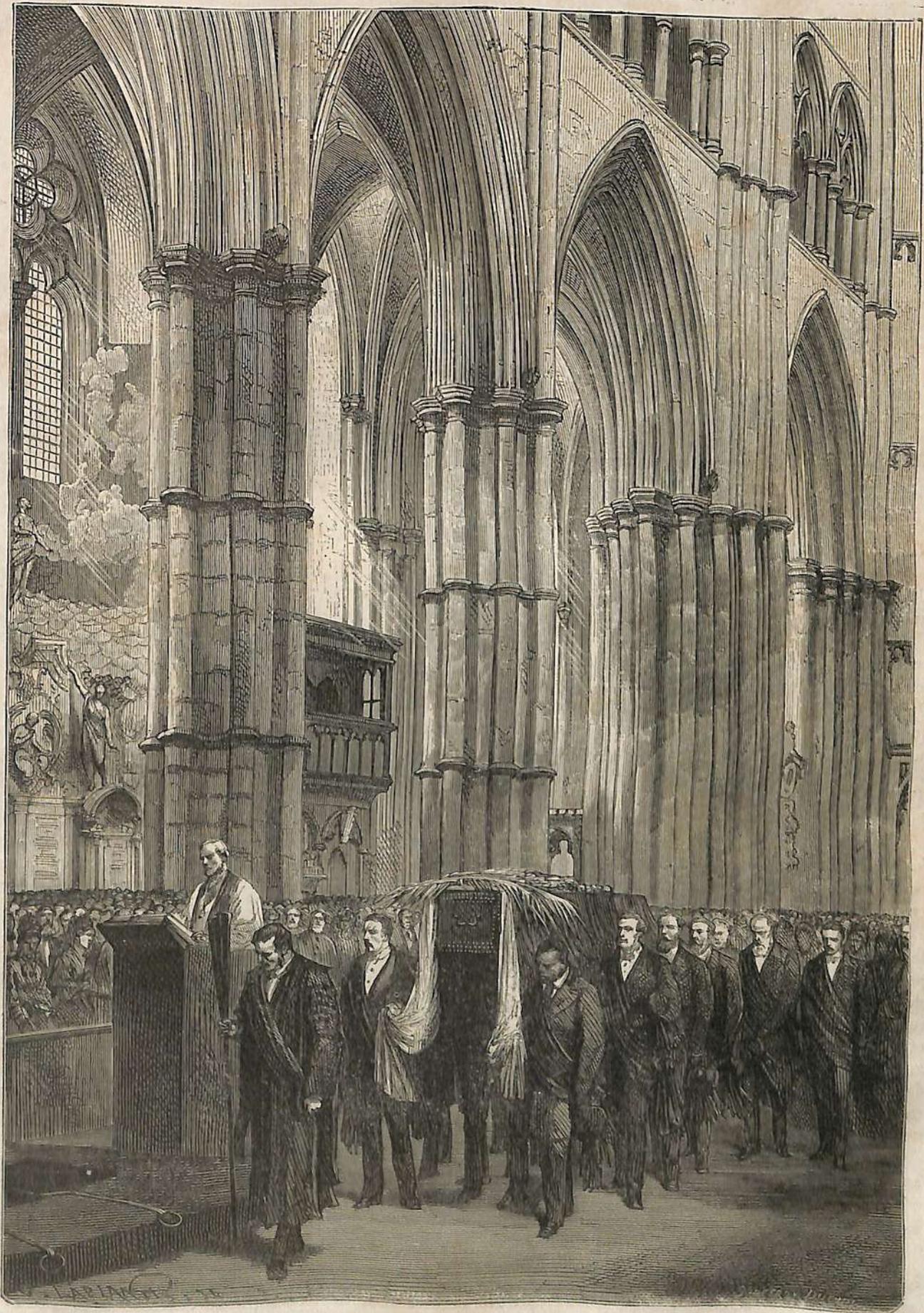
Peu de temps après, les gens de Livingstone devaient traverser le Likoua, dont l'eau saumâtre leur monta jusqu'à la poitrine, et qui est un affluent du Mouarouli. Comme ils en approchaient, ils virent en face d'eux une longue file d'individus qui se dirigeaient aussi vers la rivière. Dans l'ignorance où ils étaient des intentions des survenants, ils se divisèrent sur-le-champ en trois corps. Le premier groupe, précédé du drapeau arabe, alla au-devant des étrangers. Chouma, à la tête de la seconde division, resta à peu de distance de la première, pendant que Souzi, se jetant dans la jungle avec quelques hommes, fit rapidement une sorte de hutte où fut cachée la dépouille du maître.

Mais les craintes n'étaient pas fondées : c'était une caravane à destination du Fipa, où elle allait chasser l'éléphant et acheter de l'ivoire et des esclaves. Elle dit à nos voyageurs que la mort de Livingstone était déjà connue dans l'Ounyanyembé, et ajouta, à la grande joie des voyageurs, que le fils du docteur et deux autres Anglais étaient maintenant à Kouihara.

Le pays où la rencontre avait lieu ressemblait à une immense saline. L'un des gens de la bande y recueillit une charge de très-bon sel.

Chemin faisant, la caravane eut à payer de légers tributs. Kammpama exigea quatre dotis ou huit brasses d'étoffe. Kanônngo en demanda six.

Celle-ci était voisine du Luonngoua, rivière tumultueuse, bondissant parmi les rochers et formant de pro-



Funérailles de Livingstone à l'abbaye de Westminster. — Dessin de Godefroy Durand, d'après son croquis.

fonds bassins transparents, qui hébergent des hippopotames.

Un buffle tué par Mouanyaséré, au moment où la viande était rare, créa de bons rapports avec les gens de Kanônngo, et les voyageurs passèrent trois jours dans la ville. Sur ces entrefaites arriva une autre caravane, qui confirma la présence des trois Anglais dans l'Ounyanyembé. La nouvelle fit partir les gens de Livingstone, qui pressèrent le pas jusqu'à fondre en une seule deux étapes du voyage précédent.

A Baoula, Jacob Wainwright, le lettré de la bande, fut chargé de mettre par écrit les circonstances douloureuses de la mort du maître; et Chouma, accompagné de trois autres, prit les devants pour aller porter ce récit à l'expédition anglaise. Il atteignit l'établissement arabe sans encombre, le 20 octobre 1873. Le lieutenant Cameron fut alors mis au courant de tous les détails du décès, non-seulement par la lettre de Jacob, mais par les réponses que lui fit Chouma, en présence du docteur Dillon et du lieutenant Murphy.

Ce fut pour les messagers un grand désappointement de ne pas trouver le fils de Livingstone parmi les membres de l'expédition; mais ils reçurent de Cameron tous les témoignages d'une extrême bonté.

Après s'être reposés pendant un jour, les envoyés allèrent rejoindre leur bande, qui ne tarda pas à gagner Kouihara. Tous les Arabes, suivis de leurs esclaves, se rendirent au-devant d'elle, et accompagnèrent le corps, qui fut déposé dans ce même tombé où les mois d'attente avaient paru si longs à l'explorateur. Puis les arrivants furent soumis à l'interrogatoire que subissent tous les gens des caravanes et que, pour la plupart, ils sont très-capables de soutenir.

Les arrivants trouvèrent l'expédition anglaise à court d'objets d'échange; toutefois le lieutenant Cameron jugea que la première chose à faire était de pourvoir aux besoins de ces hommes qui venaient d'accomplir la tâche si difficile de rapporter non-seulement les restes de celui qu'il devait secourir, mais encore tout ce que possédait leur maître à ses derniers moments.

Concevant des doutes sérieux sur la possibilité de faire traverser l'Ougogo à la précieuse dépouille, et pensant que le voyageur avait souhaité plus d'une fois de reposer sur la terre d'Afrique, le lieutenant Cameron fit part de ses inquiétudes aux chefs de la caravane et leur proposa d'enterrer le corps dans l'Ounyanyembé; mais, plus que jamais, les fidèles serviteurs persistèrent dans leur idée que tous les risques devaient être courus pour rapporter le maître à son pays natal; et il ne fut plus question d'enterrement à Kouihara.

Nous n'avons pas à commenter la fin de l'expédition anglaise, dont, par le fait, l'œuvre se trouvait terminée. On sait que le lieutenant Cameron, libre de ses mouvements, continua sa route dans l'intérieur, tandis que ses compagnons, affaiblis par la maladie, reprirent tous deux le chemin de la côte.

Quatre ballots d'étoffe, laissés dans l'Ounyanyembé par le docteur en prévision du retour, avaient été re-

mis à la caravane, qui maintenant pouvait partir. Si des obstacles devaient être opposés à son passage, ce serait évidemment chez les Vouagogo; et il fut décidé qu'elle éviterait la route principale qui traverse le territoire de cette peuplade agressive.

Enfin la bande quitta Kouihara. Le lendemain du départ, la femme de Choupéré fut prise de maladie; on s'arrêta, et le séjour, qui dura jusqu'à ce que la malade pût voyager, fut assez long.

A Kasékéra, où ils arrivèrent à la fin de la seconde étape, les voyageurs virent que les habitants répugnaient à admettre chez eux le corps du défunt, et ils s'établirent en dehors du village. La nouvelle les précédant partout, il était certain que les dispositions deviendraient de plus en plus hostiles, et que leur précieux fardeau serait en danger. Ils tinrent conseil, et leur parti fut pris immédiatement. Enfermés dans la hutte où le corps avait été déposé, ils le sortirent de son enveloppe, qu'ils enterrèrent dans le fond même de la case. Leur plan était de donner le change aux villageois, en leur faisant croire qu'ils avaient renoncé au projet de porter leur maître à Zanzibar, et qu'ils le renvoyaient à Kouihara. Pour cela, Souzi et Chouma allèrent dans la forêt écorcer un n'gombé. Dans ce nouvel étui, coupé de moindre longueur, ils placèrent le corps; et le tout fut emballé et ficelé de manière à offrir l'aspect habituel d'un ballot de cotonnade. Ils coupèrent ensuite des brins de mapira de cinq pieds et demi de long, les arrangèrent en fagot, bandèrent celui-ci avec de l'étoffe, en ayant soin de lui donner l'apparence d'un mort qui va être enterré. Quand ils eurent fini, ils plièrent un papier en forme de lettre, et le mirent dans un bâton fendu, suivant la méthode qu'emploient dans le pays les porteurs de dépêches. Enfin six hommes des plus fidèles furent chargés ostensiblement de transporter le corps du maître dans l'Ounyanyembé. Leur départ eut lieu avec toute la solennité convenable, et les habitants ne soupçonnèrent pas la ruse. Quand les porteurs n'eurent plus à craindre d'être aperçus, ils ouvrirent le paquet, dispersèrent dans la jungle les baguettes de mapira, et enterrèrent l'enveloppe; marchant ensuite dans l'herbe pour ne pas laisser de trace, ils revinrent, la nuit, rejoindre la caravane chacun isolément.

Ne craignant plus rien, les gens de Kasékéra invitèrent la bande à venir loger chez eux. Les voyageurs acceptèrent. Un affreux événement devait graver dans leur mémoire le souvenir de cette halte, et ajouter un nom de plus à ceux des victimes de l'Afrique. A peine la bande était-elle dans le village, qu'arriva le docteur Dillon. La fièvre, dont tous les membres de l'expédition souffraient depuis leur arrivée dans l'Ounyanyembé, avait revêtu chez lui sa forme la plus grave; et quelques heures après, dans un accès de délire, il se tua d'un coup de carabine. Il est enterré à Kasékéra.

Souzi et ses compagnons se remirent en marche, veillant plus que jamais sur le ballot sacré, dont personne ne soupçonnait le contenu. Ils avaient fait plu-

sieurs étapes depuis leur départ de Kasékéra, lorsque, en passant dans un endroit où il y avait des rochers, ils perdirent une petite fille de leur caravane, et de la façon la plus tragique. La pauvre enfant, qui s'appelait Losi, marchait gaiement, portant sur la tête un vase rempli d'eau, quand un serpent s'élança à travers le sentier, la mordit à la cuisse, et rentra dans une cavité de la jungle voisine. On fit usage de tous les moyens dont on disposait; mais bientôt la pauvre petite avait l'écume à la bouche, et au bout de dix minutes elle était morte.

Comme ils arrivaient à Zanzibar, les gens de Livingstone se virent accoster par un Arabe, qui leur dit qu'il venait de l'Onnyanyembé, et que sur la route, au même endroit rocheux, un de ses hommes avait été mordu par le même serpent, et d'une manière aussi fatale. Tandis que les gens de sa bande cherchaient une place pour enterrer leur camarade, ils trouvèrent la tombe de Losi; et les deux victimes reposent l'une à côté de l'autre.

D'après Souzi, à qui il était déjà connu sous le nom de *boubou*, nom qu'on lui donne à Choumpanga, ce serpent a douze pieds de long; il est d'une teinte foncée sur le dos, a le ventre bleu sale, et porte sur la tête des marques rouges pareilles aux barbillons d'un coq.

Enfin nos voyageurs aperçurent les maisons de Bagamoyo, ville de la côte, et peu de temps après l'un des croiseurs de l'escadre anglaise amena le capitaine Prideaux, vice-consul britannique : la tâche de la caravane était accomplie.

Des trente-six individus qui avaient quitté Zanzibar avec Livingstone, huit ans auparavant, cinq seulement répondirent à l'appel : Souzi, Chouma et Amoda, qui étaient au service du docteur depuis 1864; et deux Nassickais : Abram et Mabrouki, emmenés de Bombay en 1865.

1. « Rapporté par des mains fidèles sur terre et sur mer, ici repose D. Livingstone, missionnaire, voyageur, philanthrope; né le 19 mars 1813, à Blantyre, comté de Lanark, mort le 1^{er} mai 1873, au village de Tchitamambo, à Ilala. Pendant trente ans, sa vie fut dépensée en infatigables efforts pour évangéliser les naturels, explorer les contrées inconnues, abolir le commerce d'esclaves qui désola l'Afrique centrale, où parmi ses dernières paroles il écrivit : « Puissent les bienfaits célestes descendre sur quiconque, Améri-

Citons également Ntoaéka et Halima, les deux servantes que le docteur avait prises dans le Manyéma, et qui suivirent sa dépouille jusqu'au rivage, où elles furent laissées.

On est surpris d'entendre dire qu'il ne leur a pas été donné d'accompagner dans l'île celui dont elles se séparaient avec tant de peine. Ntoaéka n'avait pas cessé de mériter l'éloge que le maître a fait de son travail et de son activité; et l'année précédente, il écrivait à propos d'Halima : « Elle est extrêmement bonne; toujours attentive, propre et honnête, ne laissant rien dérober; c'est la meilleure jante de la roue. Quand nous arriverons à Zanzibar, je lui achèterai une maison et un jardin. »

Nous espérons qu'il est toujours temps de rappeler que ceux qui ont passé avec Livingstone les dernières années de sa vie ont droit à notre gratitude.

Si le désir de connaître dans tous leurs détails les derniers moments d'un véritable grand homme a pu être satisfait, si les derniers travaux de Livingstone fournissent aux géographes de nouveaux aperçus, de nouvelles théories, c'est à ces fidèles serviteurs que nous le devons, et principalement à Souzi et à Chouma; car sans l'intelligence et la fermeté qui présidèrent à la marche de l'escorte, jamais les restes et les derniers écrits du voyageur ne seraient arrivés jusqu'à nous. Le succès d'une pareille entreprise semblera merveilleux à tous ceux qui connaissent

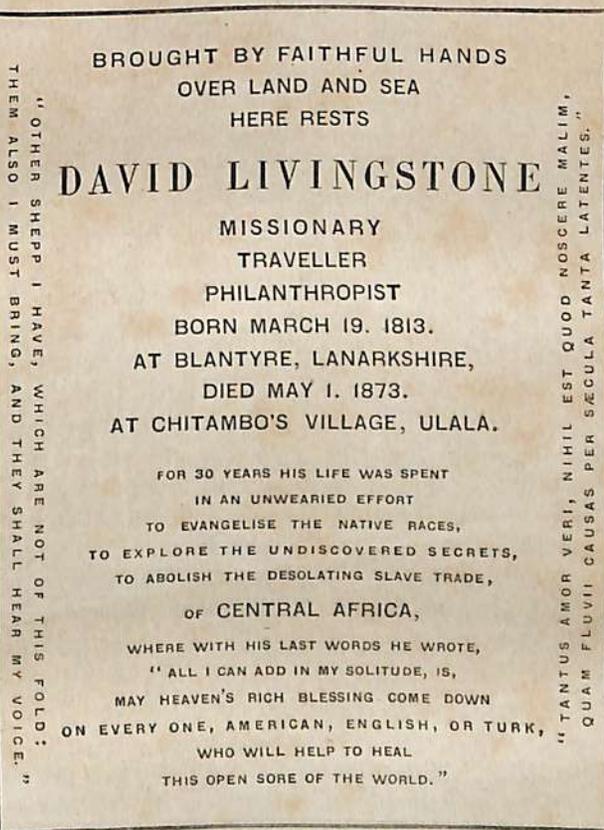
l'Afrique et les difficultés dont la caravane a dû être assaillie à chaque pas de son voyage.

C'est au mois de février 1874 que la dépouille de Livingstone atteignit Zanzibar. Elle fut remise aux soins de M. Arthur Laing, ainsi que les papiers et les effets du docteur, et arriva en Angleterre le 16 avril,

« cam, Anglais ou Turc, aidera à guérir cette plaie saignante du monde. »

Sur le côté gauche, un verset de la Bible : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail; elles aussi je dois les ramener, et elles entendront ma voix. »

Sur le côté droit, deux vers latins : « Ce que je voudrais le plus passionnément connaître, tant le vrai me tient à cœur, ce sont les sources de ce fleuve, inconnues depuis tant de siècles. »

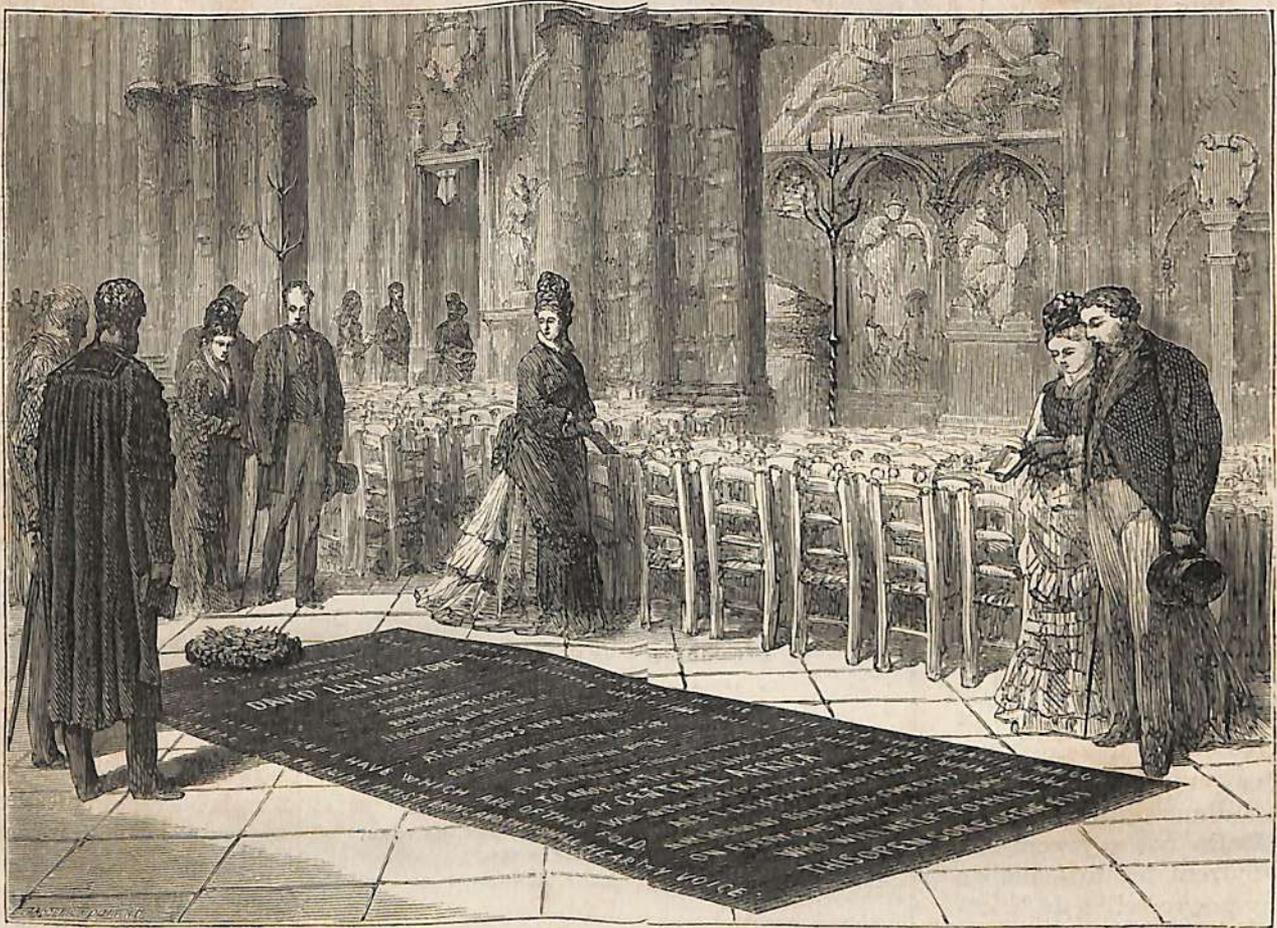


Inscription sur la pierre du tombeau de Livingstone¹.

à bord du *Mahwa*, qui l'avait reçue à Aden. Transportée de Southampton à Londres, elle y fut examinée par sir William Fergusson et par les amis de Livingstone. La fausse articulation du bras gauche, résultat de la morsure d'un lion qui, en 1843, avait broyé l'humérus près de l'épaule, ne laissa pas de doute sur l'identité du corps.

On sait que les restes de Livingstone ont été inhumés dans l'abbaye de Westminster, le 18 avril 1874. Les coins du poêle étaient tenus par sir Thomas Steele

et par M. Webb, anciens amis du voyageur, qui les avait reçus dans le midi de l'Afrique où ils étaient allés chasser les grands animaux du désert; par M. Oswell, grand chasseur également, et qui fit avec Livingstone la découverte du lac N'gami; par MM. le docteur Kirk, naturaliste de l'expédition du Zambèze; Waller, membre de la mission du Haut-Chiré; Young, commandant de la première expédition envoyée à la recherche de Livingstone; Henri Stanley, qui le trouva à Oujiji; et Jacob Wainwright, représentant



Tombeau de Livingstone dans l'abbaye de Westminster. — Dessin de Godefroy Durand, d'après le monument.

de la caravane. Les quatre enfants de Livingstone, ses deux sœurs, la femme de son frère et le révérend Moffat, dont il avait épousé la fille à Kuruman, suivaient le cercueil. Derrière eux venaient le duc de Sutherland, lord avocat d'Écosse, les lords Shaftesbury et Houghton, sir Bartle Frère, tout un long cortège d'illustrations, toute la Société de Géographie, tout le monde savant de la Grande-Bretagne.

Au moment de descendre le cercueil dans la fosse,

on enleva les couronnes et les draperies dont il était couvert, et l'inscription suivante, gravée sur une plaque d'airain, fut mise à nu :

DAVID LIVINGSTONE,
NÉ A BLANTYRE, COMTÉ DE LANARK, ÉCOSSE,
LE 19 MARS 1813,
MORT A ILALA, AFRIQUE CENTRALE,
LE 1^{ER} MAI 1873.

Pour extrait et traduction : Henriette LOREAU.